A-1. 1991

3615

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:1-212532-p0002-8

Le

Livre des Vérités,

contenant

les Causes directes

de la

Révolution françoise;

avec

une Analyse raisonnée de la Doctrine

des Missionnaires françois.

A Brunswick,

imprimé chez Jean Christophe Meyer.

1795.

L57

Le Livre des Vérités.

Causes directes de la Révolution françoise.

Le Peuple francois étoit pompé, vexé, opprimé depuis plus d'un siécle; d'abord, par l'ambition démesurée d'un Conquérant insatiable, qui dans sa fortune s'acquit le nom de *Grand;* puis, par une dynastie assez rapide de ces êtres éphémeres, ordinairement plus excités par l'ambition que par la volupté, je veux

dire de ces femmes, qui sous le vil titre de *Maîtresses*, venues à se saisir des rênes du Gouvernement, causerent au plus florissant Royaume de l'Univers des maux et des désordres irremédiables; enfin, par le pouvoir usurpé de toutes mains sous le regne du Monarque Citoyen qui ne parut foible aux yeux du Monde entier, que pour avoir été trompé par Ceux *) qui auroient dû secon-

*) Neker *et Compagnie*. Neker, sur-tout ne fut jamais *Homme d'Etat;* et l'on peut dire des ouvrages qu'il publia après sa premiere disgrace, ce qu'un Critique amer disoit des Lettres de Milord Bolinbroke sur l'exil et la retraite. *C'est tout au plus un recueil de phrases étudiées, où le faux esprit regne depuis le commencement jusqu'à la fin. On y voit une tirade de ces sentences que les Ministres disgraciés emportent toujours avec eux dans la retraite, ou que leurs Amis, par mépris, ont coutume de leur*

der ses intentions, même partager ses tendres sollicitudes pour le bonheur de son Peuple.

L'impôt, tellement aggravé dans ces derniers tems, que la classe indigente du Peuple sur laquelle il pesoit pour ainsi dire en entier, ne pouvoit vivre davantage du fruit de son labeur ou de son industrie; on a vu par l'instigation des Philosophes, des Académiciens, des Gens de Robe, des Gens d'Epée, sur-tout par les manoeuvres sourdes d'un *Monstre* *) purgé trop tard du sang des Bourbons; on a vu, dis-je, le Peuple le plus humain, le plus affable,

---

appliquer dans les lettres qu'ils leur écrivent pour les consoler. Variét. litter. Tom. I.

*) *Monstre*, l'infâme d'Orléans, que nous continuerons de qualifier ainsi.

et le plus idolâtre de son Roi, se couvertir tout-à-coup en un essaim de furieux, d'incendiaires, de cannibales: et cette frénésie, ce bouleversement des esprits, nourris et fomentés sans relâche par Ceux qui ont interêt au désordre général; cette Peste morale, cent fois pire que le déluge de maux que nous savons répandus sur tous les autres points de la surface de la terre; en un mot, ce fléau presque contre nature, subsiste encore et durera probablement ou jusqu'à ce qu'il ait consumé le Monde entier, ou jusqu'à ce qu'il s'évanouisse du Repaire qui lui donna l'origine.

Ainsi, sur la consternation et l'abattement progressifs du Peuple, se fonderent d'abord tacitement, puis s'accrurent peu-à-peu les espérances

de ceux qui vouloient usurper l'autorité Royale; et ces factions étoient en grand nombre. C'est pourquoi chaque Parti commença par se concilier à sa maniere *) l'affection de la multitude, dans la vûe de diriger un jour cette Masse énorme contre le Monarque, et d'ébranler alors du même coup et le Trône, et la Monarchie, jusques dans leurs antiques fondemens.

Dans leurs trames secrettes, s'estimant l'ornement de ce *Siécle de lumieres*, et se jugeant bien supérieurs aux Lycurgue et aux Solon, les Philosophes, ou plutôt les *Philosophistes*, **) se figuroient être appellés à

*) En général, on ne publia jamais avec autant d'ostentation les actes de bienfaisance; on ne parla jamais autant philantropie: les journaux et les moindres feuilles du tems en font foi.

**) La Philosophie a eu de tous tems ses chefs

dieser au Peuple de nouvelles loix, à régénérer en un mot l'Empire, et à le gouverner par l'unique flambeau de la Raison. *)

---

chez toutes les Nations. Les Perses ont eu leurs Mages; les Assyriens leurs Chaldéens; les Indes leurs Gymnosophistes; les Celtes leur Druides. Ochus a brillé chez les Phéniciens, Atlas chez les Lybiens, Zoroastre chez les Perses, Zamolxis chez les Thraces etc. et tous ces Philosophes paroissoient aimer sincérement la Sagesse. D'après cela, seroit-il exact d'appeller Philosophes, et ne convient il pas infiniment mieux de donner le nom de *Philosophistes* à ces prétendus *illuminés* de nos jours, qui travaillent si efficacement à opérer le bouleversement du genre humain?

*) Un des plus éloquens écrivains françois de ce siécle, en disant "que notre raison n'est que le composé d'une foule de jugemens souvent contraires, qui nous ont été dictés par nos sens, par notre nourrice et par nos maitres" *(Eloge de Descartes par Thomas)*, a donné, sans y penser, la définition la plus exacte de la *raison* de ces prétendus Philosophes.

Les Académiciens se disoient: "dans notre sanctuaire se concentre tout l'esprit, tout le génie que la Nature semble avoir distribué ici bas aux êtres pensans; c'est à nous, comme véritables foyers des lumieres, de régner sur ce reste nombreux d'individus qui ne peuvent tout au plus se dire nos Semblables, que par une conformité de figure."

Les Parlemens avoient déja assez annoncé leur prétention à tenir constamment le Roi en tutelle.

Ridiculement éprise de certaines habitudes des Anglois, de leur costume, de leurs paris, de leurs chevaux, de leurs jockeys, la haute Noblesse aspiroit encore à former elle-même une *Cour des Pairs*, ou plutôt un corps éminent, qui, limitant

l'autorité Royale, devoit en conséquence s'arroger le pouvoir suprême.

Trop lâche pour se mettre à découvert, le Monstre tendoit par des menées ténébreuses, à s'emparer du sceptre du légitime Souverain.

Telles étoient les dispositions de ces divers Partis, lorsque par un nouvel et dernier essor de tendresse, le bienfaisant Louis XVI. convia paternellement son Peuple à lui communiquer ses plaintes et doléances sur les abus criants qui le molestoient depuis si long-tems, et que de concert avec des Représentans dont il lui abandonnoit le choix, il vouloit promtement réformer.

Ici commence la lutte particulière des Partis les uns contre les autres, et en même tems la ligue uni-

verselle de ces diverses factions contre le pouvoir souverain.

Plus habiles que leurs compétiteurs dans l'art de manier les esprits, les Philosophes surent bientôt maîtriser le Peuple, tant par le zele qu'ils affecterent pour la chose publique soit dans leurs écrits, soit dans leurs discours, que par l'établissement de ces sociétés populaires si connues sous le nom de *Clubs*, dont ils fixerent et dirigerent si adroitement l'opinion, qu'ils firent tomber le choix des Représentans de la Nation sur les sujets qu'ils jugerent les plus propres à seconder leurs vûes.

Ainsi les Etats généraux se trouverent principalement composés de Gens de plume de toute espece, de

ceux sur-tout qui, au barreau, tant par la force de leurs poûmons, que par leur style artificieux, s'étoient montrés les plus experts à débiter la fraude et le mensonge; de Gens de Campagne et de Citadins les plus animés, les uns contre leurs seigneurs, les autres contre la Noblesse tant ancienne que nouvelle; de Gens d'Eglise, Séculiers comme Réguliers, ceux-là les plus irrités contre les Prélats et leur séquelle, ceux-ci les plus fatigués de leurs Gardiens et de leurs frocs; de Réformés, que le souvenir amer de la révocation de l'Edit de Nantes excitoit à se venger du Gouvernement; de Militaires, ou remplis de ces idées d'indépendance qu'ils avoient rapportées de leur campagne d'Amérique, ou

fatigués soit de la dureté de leur Ministre, soit des vexations de leurs Chefs; de Courtisans mécontens et jaloux, portant une haine implacable à leurs rivaux; du Monstre enfin vomi du sein des Enfers, pour susciter les malheurs, et, contre le cri du sang, voter la mort du plus vertueux des hommes.

Ces divers membres furent à peine réunis, que la majorité se constituant *Assemblée nationale*, *) et décidée d'ailleurs à dépasser les pouvoirs qui lui étoient confiés, força

*) La chose fut aussi facile, que malicieusement prévue par les Meneurs, car outre que par un nouvel ordre de choses, le Tiers-Etat avoit à lui seul autant de voix que le Clergé et la Noblesse tout ensemble, les Chambres de ces deux autres ordres sembloient régorger de faux freres.

bientôt le Peuple à lui reconnoître une autorité sans bornes, par les coups qu'au contentement général, elle porta dans une nuit d'orgie et de fureur à la Noblesse et au Clergé.

Stupide admirateur du zele effréné, pour ne pas dire de la rage de ses nouveaux législateurs, le Peuple qui assouvissoit en même tems sa haine contre les Individus qu'on avoit l'air de lui sacrifier, ne manqua pas d'abord de prendre pour du Patriotisme, ce qui n'étoit que l'effet d'une animosité et d'une vengeance particuliere. De plus, les mots de *liberté* et d'*égalité*, dont on sut si à propos voiler le nom de *licence*; ces mots artificieux, bientôt *sacrés* dans toutes les bouches, travaillerent, exalterent, agiterent, troublerent en

un mot tellement et si universellement les esprits, que, suivant l'intention de leurs Guides, ils ne tarderent pas à se familiariser avec l'idée de la violation des propriétés, avec celle des incendies, enfin avec des spectacles d'horreur et de sang.

La Religion, ou pour mieux dire, le Culte subsistoit encore par une espece de prodige au milieu d'un tel débordement; mais comme plusieurs Ministres restés fideles à leurs devoirs, travailloient encore, au risque de la vie, à faire revenir le Peuple de son égarement, les Usurpateurs du pouvoir souverain, s'aviserent du moyen le plus insidieux pour la multitude, de les éloigner à jamais. Ce coup porté contre les Aurels, peut-être crurent-ils favo-

riser assez l'Etre suprême, que d'appuyer par *interim* son existence sur un de leurs decrets.

Alors, moins en quelque sorte pour opérer le bouleversement de l'Univers, que pour assûrer à jamais leur triomphe, les Philosophes-rois s'empresserent de répandre de toutes parts des émissaires propagateurs de leurs principes, et spécialement endoctrinés tant à détacher les Peuples de leurs sentimens de soumission et de respect pour leurs Souverains, qu'à les exciter à s'élever contre leurs Seigneurs, leurs Nobles, leurs Riches, et les Ministres des différens cultes.

Mais, soit que la mollesse, ou même une timidité soudaine tinssent alors paralysés la plûpart des Gouver-

vernemens; soit que, par une connivence secrette, les Agens et Conseillers des Cours trompassent avec la derniere perfidie la confiance de leurs Princes; la Postérité aura également peine à se figurer la parfaite sécurité avec laquelle ces Missionnaires ont prêché aussi ouvertement dans l'Europe entiere une doctrine si funeste à la Société. Il lui semblera incompréhensible que les Rois ne se soient point ligués d'abord pour repousser de leurs Etats ce fléau, ou pour lui opposer une digue insurmontable; qu'ils ne se soient même coalisés en partie, que du moment que par les agressions et hostilités d'un Peuple furieux et déja aguerri, ils se sont vus forcés d'en venir là.

En outre, c'est une maxime de Guerre, qu'*il ne faut jamais mépriser son Ennemi;* or, il est constant que si, dans le principe, les Souverains eussent fait agir à la fois, et d'un concert unanime, tout ce qu'ils ont employé de forces à la longue, la Guerre eût été l'affaire d'une simple campagne, et que par cela même ses frais ne fussent pas devenus aussi excessifs.

Quelque chose de plus extraordinaire que tout cela; c'est cet étonnement, pour ne pas dire cette stupeur, qui, dans tous les coins de l'Europe, porte actuellement une foule de Gens à sacrifier la spéculation de leurs propres intérêts à celle des affaires politiques. Telle est en effet la situation générale des Esprits, que les Muses, les Sciences et les Arts

ne produisant plus rien, les presses ne gémissent en ce moment, que pour inonder le Public d'une foule d'Ecrits, qui, presque tous calqués les uns sur les autres, sont encore généralement aussi mal digérés qu'ils sont d'un mauvais style. Rien d'ailleurs de Philosophique, rien de consolant, rien au profit de l'humanité dans ces nombreuses productions. Enfin, chacun s'agite, et se tourmente à raisonner sur ce fléau antisocial qui consume chaque jour une portion considérable d'individus, sur les progrés de cette peste morale, et sur-tout sur l'issue d'une Guerre aussi désatreuse, dont personne ne prévoit encore la fin.

Ce qui va sembler un étrange Paradoxe, c'est qu'aux termes où l'on se trouve, la voie du Raisonnement

seroit peut-être à préférer à celle des Armes, pour rendre le bon sens et le calme à plus d'un Peuple déjà égaré. Les passions, le délire, la fureur même ont toujours leurs intervalles lucides; et dans ces intervalles, la raison et la vérité, par cet empire qu'elles ne perdent jamais totalement sur le coeur de l'homme, ne peuvent manquer tôt ou tard de recouvrer leurs droits. Et en effet, lorsque ces Régicides votoient la mort du meilleur des Rois; ne sembloient-ils pas appréhender du Peuple entier, un mouvement de repentir, un retour inopiné qui le ramenât malgré eux à son légitime Souverain? *)

*) Aujourd'hui meme, pour peu que des individus chez qui la fievre commence à décliner, manifestent leurs voeux pour le retour de

Le Peuple n'a ni le tems ni même la faculté de s'instruire; le moindre Sophisme le jette dans l'erreur avec la même facilité qu'une Vérité bien claire et bien brièvement exposée l'en retire.

Susceptible en conséquence d'une extrême mobilité, et, pour ainsi dire, indifférent à une bonne comme à une mauvaise impulsion, les Passions, le Fanatisme, en un mot, toutes les oscillations du simple individu de cette Classe, agissent avec tant de facilité sur lui, que Ceux qui savent

---

l'ordre, et pour celui sur-tout de l'autorité dans les mains d'un Chef légitime; ou l'on s'efforce de renouveller en eux la haine, meme l'épouvante et l'effroi que la Multitude attache encore aux noms de *Roi*, de *Nobles*, de *Prêtres*, etc. ou bien, on les fait périr sans délai sous le fatal tranchant.

les mettre en jeu, le font toujours avec d'autant plus de succès, qu'ils ont une plus profonde connoissance du coeur humain, et qu'ils savent mieux approprier ces divers moyens à leurs fins.

Dans toute insurrection, le Peuple n'est donc exactement qu'une machine, une masse dont on a su vaincre l'inertie *), pour diriger une force aussi redoutable contre l'Objet qu'on n'auroit pu culbuter soi-même par ses propres et simples efforts.

C'est ce que les Philosophes de tous les âges ont bien senti, et ce dont ils ont presque toujours tiré

*) "Quand le Peuple est en mouvement, dit *La Bruyere*, on ne comprend pas par où le calme peut y entrer; et quand il est paisible, on ne voit pas par où le calme peut en sortir."

grand parti, quand un Gouvernement dont ils avoient à se plaindre, ou dont ils envioient le Pouvoir, foiblissoit assez pour leur faire pressentir la réussite de leurs projets. L'histoire même nous atteste que ce n'est pas d'aujourd'hui, que, pour séduire plus facilement les Peuples, l'on a employé, quoiqu' avec moins d'habileté qu'au tems présent, tout le prestige et l'illusion d'une Liberté et d'une Egalité absolues.

En France, les grands Seigneurs étoient fiers et hautains; ils aimoient volontiers à se faire encenser comme des Dieux. Cependant, assez souvent choqués, pour ne pas dire humiliés de la Suprématie de certains Personnages de la Cour; ils accouroient avec humeur se venger de leurs af-

fronts soit à la Capitale, soit en Province, sur tout ce qui étoit admis à avoir l'honneur de les approcher: ceux-ci prenoient leur revanche sur d'autres; ainsi de suite, jusqu'à ce pauvre Peuple, qui se trouvoit tellement accoutumé aux rebuffades des Grands, des Nobles de toute espece, et des Riches, que, semblable à une bête de somme qui porte constamment une lourde charge, il finissoit par être presque insensible à tout ce qui pesoit continuellement sur lui.

Quoique d'un état médiocre, les Philosophes n'en étoient pas moins vains et suffisans. Cette Classe de Gens qui ne devoient l'étendue de leurs lumieres qu'à la privation du superflu, des titres, des grandeurs,

enfin de tout ce qui est fait pour amortir en l'homme le goût de l'étude et de la méditation; ces Gens, dis-je, avoient la folle prétention de s'ériger en Précepteurs du Genre humain, et de vouloir tout réformer. Préférant infiniment les avantages d'un esprit cultivé à ceux que procure le hazard de la naissance ou de la fortune, ils ne pouvoient supporter ni la hauteur des Grands, ni le faste des Riches; et c'est principalement pour se venger de l'air altier des uns et de la bouffissure des autres, en les voyant humiliés à leur tour, qu'ils s'attacherent à imprégner le Peuple de pareils ressentimens contre les individus en général, qui jouissoient ou d'un rang distingué, ou d'une vie

opulente, ou même de la plus légere faveur du Gouvernement. *)

Mais comme les Gens passionnés agissent toujours de mauvaise foi, les moyens aussi bas que frauduleux, employés par ces Energumenes pour capter la Multitude et parvenir à leur but, sont aujourd'hui, et demeureront à jamais la honte de l'humanité.

Ainsi, par l'impulsion de ces vils factieux, qui non contens d'intercepter cette voix touchante **) d'un

*) Il n'y a au monde, comme dit *La Bruyere*, que deux manieres de s'élever; ou par sa propre industrie, ou par l'imbécillité des autres. Ce dernier moyen réussit admirablement aux Meneurs de la Révolution françoise qui savent échapper la Guillotine.

**) Qu'on se rappelle ici ce raffinement de barbarie, qui porta les Régicides a étouffer le cri du Souverain *à* son Peuple, jusqu'au moment

Pere qui répétoit sans cesse à ses Enfans, "apportez-moi vos plaintes, je viens m'associer à vous pour réformer les abus et travailler à votre bonheur," oserent encore attenter à sa propre Liberté, en le forçant à main armée de sanctionner leurs decrets; ce malheureux Peuple s'est précipité en un instant d'un gouffre dans un autre, dont la profondeur glace d'effroi tous ceux qui ne sont pas frappés du même aveuglement que lui.

Il est encore à s'appercevoir que c'est uniquement pour nourrir, et pour exalter même, s'il se peut, ses frénétiques idées sur l'*Egalité*, qu'on le porte sans cesse à faire la guerre aux Riches, comme s'il étoit

---

meme où ils firent tomber cette victime innocente sous leurs coups.

en son pouvoir de réduire la Fortune à distribuer également ses faveurs à chaque individu. Ne voit-on pas cependant par l'expérience de chaque jour, que Ceux qui se partagent aujourd'hui les dépouilles de quelque victime de leur cupidité, ne peuvent manquer d'attirer demain, pour le plus tard, sur eux, le glaive qui vient de faire tomber l'objet de leur commune jalousie; qu'ainsi ces scenes de sang semblent, d'après ce système, devoir se répéter sans interruption, jusqu'à ce que ces furieux éteints tour à tour et détruits les uns par les autres, il n'en reste plus qu'un seul, qui maître du champ de bataille jouisse alors impunément du tout. *) --

*) Si ces hordes fameuses de brigands, qui, du tems du regne de Loix, se trouvoient ras-

Mais qu' importe (pensent les Meneurs)? *si nous ne tenions continuellement la Multitude dans le délire et dans l'action; si nous ne la séduisions sans cesse par l'appât du butin; la fièvre générale viendroit*

---

semblées dans la foret de Bondy *(près de Paris, fameuse par les vols et assassinats, commis sur la grande route qui la traverse)* et autres repaires semblables, n'étoient alors autre chose que des associations particulieres d'individus tous Apôtres de l'*Egalité*, au point de braver les supplices, pour exercer leurs violences sur ceux qui avoient le malheur de tomber avec quelque argent entre leurs mains; pourra-t-on s'empecher d'etre frappé de la conformité de la Constitution de ces anciennes troupes de bandits, avec celle de tout un Peuple qui se porte aujourd'hui aux memes excès? ne sera-t-on par meme forcé de convenir de la justesse de ce rapport, en observant que les voleurs et assassins ont totalement disparu, en France, des grands chemins, du moment que Chacun a obtenu dans ce pays la *liberté* de tuer et de voler impunément par-tout?

à décliner, puis à cesser, et finalement notre Empire à nous échapper sans ressource!

Il est bien loin de s'imaginer que cette fantastique *Liberté* dont on l'enivre sans cesse; que ce Bonnet *couleur de sang*, bien moins l'emblème d'une Chimere que celui de la plus atroce Cruauté; que l'idée même chaque jour exagérée de sa *Souveraineté*, ne sont que de vaines illusions dans lesquelles on a intérêt de l'entretenir, afin de soustraire à sa vûe les perfides desseins pour lesquels on a besoin de son aveugle confiance. Et, où résident en effet cette Liberté et cette Autorité *sans bornes* qu'il s'attribue si follement, si non dans les mains toujours ensanglantées de ces tyrans, qui répan-

dant au dedans la terreur et l'effroi, font en outre égorger au dehors des milliers de Citoyens, dont ils ne prodiguent et n'estiment la vie, que pour affermir envers et contre toutes les Puissances de la Terre le pouvoir qu'ils ont eu l'adresse d'usurper.

Enfin, ce Peuple malheureusement trop crédule, est imbu de mille autres absurdités de ce genre; et tant qu'il sera l'aveugle esclave de ses Tyrans, il restera aussi grossièrement frappé de l'existence des droits de l'homme, sans avoir le moindre soupçon de ses devoirs, que de l'existence de la Nature sans conserver la plus légere idée de la Divinité.

Le propre d'une Doctrine autant dénuée de sens, mais néaumoins ima-

ginée pour niveler les fortunes et les rangs, étant de séduire d'emblée quiconque n'a ni propriétés, ni principes; même d'être facilement accueillie de ces gens de tout état, qui sont ou entraînés par des spéculations assez sordides pour ne voir jour soit à amasser, soit à satisfaire leur ambition, que dans le renversement de l'ordre, ou rongés d'une assez vile jalousie pour brûler d'assouvir certaines passions, haines ou vengeances, fut-ce même au préjudice de leurs propres intérêts: *) c'est une service

*) Ces diverses Classes d'individus, mais la premiere sur-tout comme la plus nombreuse, ne sont déja que trop funestes aux différentes Contrées qui ont le malheur d'etre actuellement le théatre de la Guerre. Endoctrinés, stylés d'avance par la Propagande, attirés meme la plupart par l'appat du butin, ces nombreux Prosélytes emploient aujourd'hui à découvert

à rendre à ces divers Individus; c'est même, j'ose le dire, un bien pour la Société en général, que de joindre à cette Esquisse de la Révolution françoise et des Stratagêmes de ses principaux Auteurs, un Examen court et précis des principes d'un Peuple si exalté, qu'il se flatte d'élever bientôt à la hauteur de ses lumieres la raison encore assoupie des autres peuples de l'Univers.

---

leurs bons offices *à* applanir les voies aux armees Républicains et *à* accélérer leurs marches et leurs conquetes, soit en grossissant ces hordes *à* mesure qu'elles s'avancent, soit en excitant, *à* leur approche, une partie des habitans *à* forcer l'autre *à* se donner aux Protecteurs de la *liberté*, ou pour mieux dire aux Satellites de la *la licence la plus effrénée* — On passe ici sous silence ces Etres méri-, sables, qui sans embrasser aucun parti ne sont en quelque sorte *amphibies*, que pour se ménager le moyen de se ranger en tems et lieu du coté du plus fort.

Mais avant de passer à cette importante Analyse nous nous arrêterons un instant à présenter le parallele suivant.

En arrachant le sceptre au Monarque, et renversant de fond en comble la Monarchie françoise; quel ordre de choses les Philosophes, ou plutôt les Usurpateurs de l'autorité ont-ils substitué aux ruines de cet antique et respectable Colosse?

— Les mots vagues d'*Egalité*, de *Liberté*, de *droits de l'homme* isolés de ses *devoirs*, etc. c'est-à-dire, des mots vuides de sens: et sur ces bases ils ont établi nombre de Tribunaux, de Départemens et de Districts; ils ont formé une quantité inombrable de Municipalités; ils ont institué des Clubs sans fin, des fêtes

civiques, etc. etc. ils ont violé les propriétés, favorisé, commandé même les incendies, détenu ou banni un nombre énorme de citoyens, et fait couler des flots de sang.

En renversant les Autels et le Culte du Très-haut, quel Etre les Génies tutélaires de la France ont-ils amené le Peuple à reconnoître à la place de l'Etre suprême?

— La *Nature*, sous le nom spécieux de *Déesse de la Raison*, *)

*) La *Pudeur*, compagne inséparable, garante même de la *Raison*, pourroit-elle seulement soutenir le récit d'une Courtisanne presque nue, exposée aux hommages et au culte de tout un Peuple? ce Spectacle n'est-il point vraiment digne des Brutes; et l'idole encensée n'est-elle point, à proprement parler, l'image de la *Déesse de la Déraison*, ou plutôt celle de la *Nature* considérée dans toute sa turpitude? O *tempora, o mores!*

c'est-à-dire une Idole, qui, de toutes celles à qui l'aveuglement a pu offrir jusqu'ici son encens, est véritablement la plus propre à favoriser la dépravation des moeurs, et à consommer la corruption du coeur humain.

En un mot, la France aujourd'hui est tellement désorganisée; Religion, Administration, Police, Loix, Moeurs, Principes, etc. tout y est plongé dans un tel cahos, qu'actuellement les Meneurs ne semblent gueres plus maîtres de leurs fils, que le Peuple encore séduit ne l'est lui-même de faire usage de sa Raison. Il suffit, pour se convaincre de cette vérité, de rapprocher les observations suivantes, qui sont tirées en partie des journaux de Paris,

et qu'on trouve d'ailleurs citées dans le *Courier du bas Rhin*, du 31. Décembre, 1794.

"Après l'acceptation solemnelle de la Constitution de 1791, un *Constitution républicaine* est présentée à l'acceptation du Peuple; il l'accépte avec transport. Peu de tems après, on lui donne un Gouvernement révolutionnaire: *vive le Gouvernement révolutionnaire!* on met la *Terreur à l'ordre du jour;* de toutes les parties de la *France* arrivent des adresses pour maintenir la Terreur à l'ordre du jour. Bientôt on ne veut plus de cette Terreur; et aussitôt Chacun crie, *à bas les Terroristes.* Au temple de la Raison de *Chaumette*, ont succédé les Fêtes *à l'Eternel* de *Robespierre.* La *sainte*

Montagne, dont on évoquoit n'a gueres les *foudres vengeresses*, n'est plus aujourd'hui que l'antre de *Cacus*, une *caverne de voleurs*. Le Peuple au nom duquel tout se fait, semble n'être là que pour dire *Amen*.

"Que doit penser ce Peuple, qui a vu égorger tant de *Fédéralistes*,, qui a entendu dire que *Lyon* a été détruit comme Fédéraliste, quand il apprend qu'à la Convention un Membre a soutenu dans la séance du 9, que *le Fédéralisme n'étoit qu'un mot imaginaire, qu'il n'a jamais existé que dans la tête de ceux qui avoient intérêt à le faire croire au Peuple, pour exercer de sanglantes vengeances.* — Que doit penser ce Peuple, quand on lui dévoile que la journée du 10. août avoit été concertée par

Brissot et autres; et que la journée du 31. mai avoit été préparée à *Charenton* par *Danton* et *Robespierre?*"

Que doit penser ce Peuple etc. — Il faut préalablement à ce Peuple l'opération de la Cataracte; peut-être même n'est-il pas loin d'en sentir la nécessité: mais encore faut-il qu'il se tire des mains des Charlatans; et la lumiere lui sera rendue en moins d'une minute.

Déja la fureur publique change d'objet: " elle ne s'occupe plus en ce moment que des Jacobins. Tombés à la Convention dans la plus foible minorité, ils sont par-tout poursuivis, maltraités, incarcérés. La divulgation des Noyades et des Foudroyades a tué le principe révolutionnaire. Les *Modérés* pour écraser les Jaco-

bins ont mis au dehors ces révélations abominables, sans se douter qu'ils faisoient le procès à la Révolution même: ce Parti n'a cependant qu'une consistance éphémere; il est menacé par une troisieme faction d'*Indépendans*, qui va remplacer les Jacobins. La Convention, en masse et en détail, est méprisée, haïe, et encore redoutée; elle n'a aucun plan fixe; ses Membres ne songent qu'à sortir sains et saufs du combat, et chaque Parti, qu'à concentrer le pouvoir dans son sein. Ils sont aussi divisés sur la Paix que sur tout le reste; cependant elle est le voeu national: ce voeu est la seule passion dominante; il n'y a plus en gros de Républicains, ni de royasistes etc." *Lettre d'une Plume exacte et avantageuse-*

ment connue, datée de la Suisse, le 15. Décembre, 1794.

Que désiroit le bienfaisant et infortuné Monarque ?

— Après avoir affranchi d'une barbare et honteuse servitude, cette partie de son Peuple qui en restoit encore opprimée; venant de délivrer du poids des corvées le paisible habitant des Campagnes; continuant même sur diverses Provinces l'essai d'un mode d'administration que la Nation entiere avoit paru désirer; ce gracieux Souverain, avec l'effusion de cette tendresse que le meilleur des peres ait jamais ressenti pour ses enfans, appelloit encore à lui son Peuple pour tenir de sa propre bouche les principaux abus qui pouvoient s'opposer à sa félicité, et pour déter-

miner ensemble les moyens les plus sûrs et les plus promts de les détruire. Chacun sait qu'il vouloit sur-tout qu'il n'y eut ni rangs ni conditions devant la Loi; que Grands et Petits supportassent généralement une quotité de l'impôt proportionelle à leurs facultés;*) qu'en consé-

*) Ne suffisoit-il pas au Peuple de voir les Nobles dépouillés de tous ces privileges qui les dispensoient de contribuer aux impôts à raison de leurs facultés, sans leur porter davantage une basse envie sur quelques prééminences? eh quoi! ne voit-il pas journellement que la Providence a mille moyens d'avantager les individus de ses dons; qu'elle favorise les uns du coté de la naissance, comme elle comble ou protege les autres du coté des richesses, de la force, de la figure, ou de l'esprit, etc. etc. Qu'ainsi un Grand qui se pavane de ses Titres, n'est ni plus méprisable, ni meme plus haissable, qu'un Crésus, un Samson, un Narcisse, un Philosophe ou Académicien, qui font aussi la roue, chacun à leur maniere, en s'infatuant des avantages

quence tout privilege qui eut pu s'opposer d'une maniere quelconque à cet acte d'équité, fût à jamais aboli. Il n'avoit enfin d'autre désir que celui d'accomplir tous les projets qu'avoit conçus, tous les souhaits qu'avoit formés le bon *Henri* pour le bonheur et la prospérité de son Peuple.

O Ciel!.... Lorsqu'en faisant à une Nation le doux présent d'un

---

dont ils croient jouir. — *J'éviterai avec soin d'offenser personne*, disoit la Bruyere, *si je suis équitable; mais sur toutes choses un bel Esprit, si j'aime le moins du monde mes intérêts: autrement, il vaudroit mieux, pour mon repos, noircir la probité d'un tel personnage, que de rabaisser le talent dont il a la prétention.* — Malherbe, qui étoit d'une trés-bonne noblesse, disoit souvent à Racan, que *c'étoit une folie que de vanter sa noblesse*, que *plus elle étoit ancienne plus elle etoit douteuse*; qu'*il ne falloit qu'une Julie pour pervertir le sang des Cesars.*

Souverain qui n'aspire qu'à la rendre heureuse, tu sembles te montrer propice à ses voeux! Par quelle fatalité faut-il qu'une Puissance contraitraire, jalouse sans doute des bienfaits que tu verses sur les Humains, arme le bras d'un Furieux, arme même un Peuple entier, pour faire expirer sous leurs coups ces Etres précieux dont tu semblois devoir garder les jours?

Analyse raisonnée de la Doctrine des Missionnaires françois.

Depuis l'Epoque ou l'extrême perversité des hommes attira le Déluge universel, ou, pour parler le langage des Poëtes, depuis cette guerre impie que les *Fils de la Terre* oserent déclarer aux Cieux; l'esprit humain, à en juger par la ressemblance des récits historiques de tous les âges suivans, avoit retenu à peu-près les mêmes formes dans les différens Siecles: il s'étoit constamment égaré dans les mêmes routes: il avoit tou-

jours existé des Erreurs universelles, comme des Vérités immuables: des maladies périodiques avoient attaqué le moral tout aussi fréquemment que le physique: enfin, chaque siecle avoit vu se renouveller ces fléaux de l'humanité, si connus sous les noms effrayans de *Guerres*, de *Peste*, et de *Famine*.

Mais de toutes ces diverses Calamités, dont l'histoire et notre expérience même nous avoient présenté jusqu'ici le triste tableau, il en étoit Une, la plus affligeante de toutes, une Peste sans exemple, faite pour étendre indistinctement ses ravages sur le Moral et sur le Physique, c'est-à-dire, faite pour amener la subversion universelle de l'ordre, comme la destruction générale des

Individus. Et c'etoit au funeste moment de l'âge présent, de cet âge appellé avec infiniment moins de vérité que d'orgueil *le Siecle des lumieres* qu'il étoit malheureusement réservé de nous produire l'affreux spectacle de cette Epidémie d'un nouveau genre, qui en moins d'un Lustre ayant déja dissous le lien social, et dépeuplé pour ainsi dire le sol de la Nation de l'Europe qui sembloit la mieux civilisée, tend en outre à infester de proche en proche les Nations voisines, et devient d'autant plus allarmante pour la Société en général, qu'on ne sauroit encore prévoir ni *quand*, ni *où*, ni *comment* ce terrible fléau arrêtera et cessera ses ravages.

Que toute une Nation, frivole par

caractere et avide de nouveautés, autant que crédule *) et facile à s'exalter; qu'un tel Peuple engoué d'ailleurs de ses prétendus Philosophes jusqu'à

*) Il n'a jamais existé de Peuple en effet plus crédule que le Peuple françois: aussi les Charlatans étoient-ils en possession de faire promtement fortune en France. *Mesmer*, sans parler de tant d'autres en fournit un exemple assez frais. Des Philosophes meme et des Académiciens, ce qui paroitra bien étrange, donnoient pour la plupart tout aussi aisément dans le panneau que le plus simple vulgaire. On va probablement hésiter de me croire; mais je proteste avoir vu un Académicien françois, qui, chargé dans le tems qu'on ne prévoit dans sa Patrie que *Ballons*, d'examiner les Mémoires sans nombre que l'on présentoit alors *à* ce sujet *à* la société dont il avoit l'honneur d'etre membre, s'imagina lui-meme très-sérieusement pouvoir faire voguer et *diriger* dans les airs un ballon qui eut contenu l'artillerie d'un vaisseau de ligne avec tout ce qu'il falloit pour la servir. Quoique ce Physicien-Géometre se fit un vrai plaisir de communi-

jusqu'à la superstition, ait épousé leurs haines et vengeances secrettes, se soit en un mot laissé aller à leurs artificieuses suggestions, jusqu'au point de s'imaginer dans son coupable égarement qu'il ne fait qu'obéir à sa propre impulsion; c'est un phénomene qui peut néanmoins s'expliquer, en comparant la ruse et la noirceur des Chefs, avec le relâchement de moeurs et la sotte crédulité de la foule qu'ils ont su subjuguer.

Mais que les principes les plus licencieux, dont le funeste effet est

---

quer les calculs et desseins qu'il avoit eu le courage de mettre en ordre pour démontrer la possibilité de ce merveilleux phénomene, et qu'il eut meme ses admirateurs; sa brillante découverte n'a pu encore obtenir assez de publicité.

d'avoir déja bouleversé une des plus belles régions du Monde entier, semblent se propager dans les autres Empires, et préparer ainsi la ruine et la subversion générale des sociétés; c'est un aveuglement dont on ne peut trouver la cause, comme nous l'avons déja insinué, que dans la stupidité séduite, ou dans la plus vile jalousie, ennemie naturelle de l'ordre, laquelle excitée et fomentée par-tout ne peut manquer en conséquence de détruire en tous lieux le lien social, du moment sur-tout qu'elle cessera d'être contenue par la crainte des loix. Or, cette stupidité, cette malignité même ne peuvent gueres revenir de leur erreur commune, ou bien s'en préserver, sans se convaincre au moins de la futilité

des mots qui servent de base à cette infernale Doctrine, qui enleve chaque jour le repos, et va jusqu'à coûter la vie à tant d'Individus.

O Peuples des diverses Nations! Pour vous faire toucher au doigt et à l'oeil, que vous n'êtes et que vous n'avez jamais été dans les tems de révolte, que l'aveugle instrument des menées et perfidies de vos Chefs de Parti, lesquels n'affectent alors autant de zele pour vos propres intérêts, et ne s'attachent ainsi à capter votre confiance, que pour parvenir plus sûrement à usurper une autorité qu'ils ne peuvent souffrir en d'autres mains que les leurs; je vais débuter par vous citer un trait d'histoire, qui, quoique d'une Epoque trop reculée pour que l'art de séduire

le Vulgaire pût alors être porté au point de raffinement et de perfection où il se trouve aujourd'hui, ne laisse pas néaumoins d'avoir infiniment d'analogie avec l'histoire du tems présent.

"Apriès, Roi d'Egypte, ne manquoit ni de talens, ni de vertus, mais il n'aimoit point à être contredit; il ordonnoit souvent à ses Ministres de lui dire la vérité, cependant il ne pardonnoit jamais à ceux qui lui obéissoient; il aimoit la flatterie, en affectant de la haïr. Amasis, son principal favori, s'étoit apperçu de cette foiblesse; il la ménagea avec art, et parvint au Ministere.

"Lorsqu' Apriès résistoit au maximes despotiques que son nouveau Ministre lui inspiroit, ce Perfide insinuoit au Roi *que la Multitude in-*

capable de raisonner, doit être menée par l'autorité absolue, et que les Princes étant dépositaires du pouvoir des Dieux, peuvent agir comme eux, sans rendre raison de leur conduite: il assaisonnoit ses conseils de tant de principes apparens de vertu et de tant de louanges délicates, que le Prince séduit s'étoit rendu haïssable à ses sujets sans s'en appercevoir.

"Amasis ayant ainsi acquis un empire absolu sur l'esprit du Roi, ce favori lui rendit aisément suspects ses meilleurs sujets, et les fit exiler, afin d'écarter du Trône ceux qui pouvoient empêcher l'Usurpation qu' il méditoit. Une occasion se présenta bientôt pour exécuter ses projets.

"Les Cyrénéens, Colonie des Grecs, qui s'étoient établis en Afrique, ayant

pris aux Lybiens une grande partie de leurs terres, les Lybiens se donnerent à Apriès pour obtenir sa protection: le Roi d'Egypte envoya une grande armée dans la Lybie pour faire la guerre aux Cyrénéens; cette armée où il y avoit eu beaucoup de mécontens qu' Amasis avoit eu soin d'éloigner, fut taillée en pieces; les Egyptiens s'imaginerent qu' Apriès avoit eu dessein de la faire périr, afin de régner plus despotiquement; cette pensée les irrita; il se forma une ligue dans l'Egypte inférieure, le Peuple se souleva, et prit les armes.

"Le Roi leur envoya Amasis pour les appaiser, et les faire rentrer dans le devoir: c'est alors qu' éclaterent les desseins de ce Perfide; loin de

calmer les esprits, il les échauffa de plus en plus; il se mit à la tête des séditieux, et se fit proclamer Roi; la révolte devint bientôt universelle; Apriès fut obligé de quitter Saïs, et de se sauver dans la haute Egypte.

" Apriès n'oublia rien pour se retirer de sa triste situation; il ramassa trente mille Cariens et Ioniens, qui s'étoient établis en Egypte sous son regne; puis il marcha contre l'Usurpateur, et lui donna bataille près de Memphis: comme il n'avoit que des troupes étrangeres, il fut entièrement défait.

" Le Roi fut amené à Sais: Amasis lui rendit de grands honneurs, pendant les premiers jours. Pour sonder les inclinations du Peuple, il proposa de le rétablir; mais en secret il formoit le dessein de lui ôter

la vie. Tous les Egyptiens demanderent la mort du Prince; *Amasis le leur abandonna.* Il fut étranglé dans son propre palais, et l'Usurpateur fut couronné solemnellement.

"A peine le Peuple fut-il calmé, qu'il se livra à cette inconstance naturelle qui agite toujours la Multitude: on commença à mépriser la basse naissance d'Amasis, et à murmurer contre lui, Ce Politique habile se servit heureusement de son adresse pour adoucir les esprits irrités, et prévenir la révolte.

"Les Rois d'Egypte avoient coutume de donner des festins solemnels à leurs Courtisans; les conviés se lavoient alors les mains avec le Roi dans une cuvette d'or, destinée de tous tems à cet usage; Amasis fit

faire de cette cuvette une Statue de Sérapis, qu'il exposa à la vénération du Peuple; il vit avec joye les hommages empressés qu'on rendoit de toutes parts à sa nouvelle divinité; il assembla les Egyptiens et leur fit cette harangue:

"*Citoyens*, ecoutez - moi; cette Statue que vous adorez aujourd'hui, vous servoit autrefois pour les usages les plus vils; *c'est ainsi que tout dépend de votre choix, et de votre opinion; toute autorité réside originairement dans le Peuple; arbitres absolus de la Religion et de la Royauté, vous créez également vos Dieux et vos Souverains. Je vous affranchis des craintes frivoles des uns et des autres, en vous apprenant vos véritables droits: tous les*

hommes naissent égaux, votre volonté seule les distingue; quand il vous plaît d'élever quelqu'un au rang suprême, il ne doit y demeurer que parce que vous le voulez: je ne tiens mon autorité que de vous, vous pouvez la reprendre pour la donner à un autre qui vous rendra plus heureux que moi; montrez-moi cet homme, je descends du trône avec plaisir, et me confonds dans la multitude.

"Par ce discours impie, mais flatteur pour le Peuple, Amasis affermit solidement son autorité; on le conjura de rester sur le trône; il parut accepter la Royauté comme une grace qu'il faisoit au Peuple. Rien ne manqua à son bonheur, si non que s'imaginant que tous les hommes qui l'entouroient lui ressem-

bloient, et qu'ils vouloient le trahir comme il avoit trahi son Maître; ces défiances continuelles l'empêchoient de jouir pleinement du fruit de son usurpation, et sembloient le punir sans cesse de ce forfait." *Voy. Hérodote, Liv. 1. et 2; et Diodore de Sicile, Liv. 1.*

§. 1.

De la Liberté.

On sait que les Anciens, et nommément les Ecoles de Pythagore et de Platon, soutenoient la *Liberté.* L'une l'exprimoit par la nature de l'Ame qui peut s'élever ou s'abaisser; l'autre par les ailes de l'Ame, c'est-à-dire, par l'amour du beau et le goût du plaisir, qui peuvent

se séparer. Plutarque suit les mêmes principes, et fait consister la Liberté dans l'activité de l'Ame par laquelle elle est la source de ses déterminations.

"Ce sentiment ne doit donc pas être regardé comme nouveau. Il est tout-à-la-fois naturel et philosophique. L'Ame peut toujours séparer et rassembler, rappeller et comparer ses idées; et c'est de cette activité que dépend sa Liberté. Nous pouvons toujours penser à d'autres biens qu'à ceux auxquels nous pensons actuellement. Nous pouvons toujours suspendre notre consentement, pour voir si le bien dont nous jouissons, est ou n'est pas le vrai bien. Notre Liberté ne consiste pas à vouloir sans raison de vouloir, ni

à préférer le moindre bien à ce qui nous paroît le plus grand, mais à examiner si le bien présent est un bien réel, ou s'il est un bien imaginaire. L'Ame n'est libre que lorsqu'elle est placée entre deux objets qui paroissent dignes de quelque choix. Elle n'est jamais entraînée invinciblement par l'impression d'aucun bien fini, parcequ'elle peut penser à d'autres bien plus grands, et par là découvrir un attrait supérieur, qui suffit pour l'enlever au bien apparent et trompeur.

"J'avoue que les Passions, par le sentiment vif qu'elles nous causent, occupent quelquefois toute la capacité de l'Ame, et l'empêchent de réfléchir. Elles l'aveuglent et l'entraînent; elles déguisent et transforment

les objets: mais quelques fortes qu'elles soient, elles ne sont jamais invincibles. Il est difficile, mais il n'est point impossible de les surmonter. Il est toujours dans notre pouvoir d'en diminuer peu-à-peu la force, et d'en prévenir les excès. Voilà le combat de l'homme sur la terre, et le triomphe de la Vertu.

"Les Payens ayant senti cette tyrannie des Passions, reconnurent par la seule lumiere naturelle, la nécessité d'une puissance céleste pour les vaincre. Ils nous représentent toujours la vertu comme une force divine qui descend du ciel. Ils introduisent sans cesse dans leurs poëmes des Divinités protectrices, qui nous inspirent, nous éclairent, et nous fortifient; pour marquer que

les vertus héroïques ne peuvent venir que des Dieux seuls. C'est par ces principes que la sage Antiquité a toujours combattu la fatalité, qui détruit également la Religion, la Morale, et la Société." *Disc. sur la Mythol. ancienne*, par le Chev. de Ramsay.

Mais dès qu'on prend le mot de *Liberté*, dans un sens illimité, ou sans aucune restriction ni le moindre développement, c'est-à-dire, tel qu'on le présente aujourd'hui aux Peuples pour les séduire, et les acheminer à servir un Parti qui ne peut manquer ensuite de les rendre les propres victimes de leur erreur: c'est, à proprement dire, le nom d'un *être de raison;* parceque ce terme ne peut alors nous donner que l'idée

d'une Liberté ou d'une Indépendance *absolue*, laquelle ne sauroit jamais exister.

Et en effet, pour se figurer l'idée de l'indépendance absolue, ne faut-il pas préalablement supposer que l'homme soit affranchi de toute espece de devoir naturel, à moins qu'il n'en ait contracté quelqu'un par son propre choix ou par un contract? Or, cette supposition n'est elle pas manifestement aussi injurieuse à la Divinité, qu'humiliante pour les individus qui font le moindre usage de leur Raison, en ce que l'homme dès sa naissance est associé de fait et de droit à ses semblables par sa propre nature, ou plutôt par la volonté expresse du Créateur. Qui peut, au fond, s'imaginer que Dieu

nous

nous ait faits au hasard, sans dessein et sans aucune destination? Qui peut même se dissimuler qu'il ne nous ait déclaré sa volonté, son dessein, et notre destinée, par les besoins, par les facultés, par les penchans qu'il nous a donnés? Ah! si l'idée de la Divinité et de ses decrets n'eût été trop lumineuse pour empêcher le Peuple françois de persister dans celle qu'on vouloit qu'il se formât de la Liberté; eût-il été aussi urgent de le porter lui-même à éteindre ce flambeau, et à se plonger en Masse dans les ténébres de l'Idolatrie?

De plus, comme la Liberté *absolue* ne reconnoît aucune gêne, et qu'elle se croit en conséquence au-dessus des loix tant naturelles que

sociales, elle est en cela-même manifestement opposée à la Liberté *naturelle*, qui n'est autre chose que "le droit que la Nature donne à tous les hommes de disposer de leurs personnes et de leurs biens, de la maniere qu'ils jugent la plus convenable à leur bonheur; sous la restriction qu'ils le fassent dans les termes de la loi naturelle, et qu'ils n'en abusent pas au préjudice des autres hommes." *Dictionn. Encycl.* Art. *Liberté naturelle.*

Or, franchir ces dernieres limites, ou le terme d'une Liberté qui est la plus étendue possible pour des Etres qui sont destinés à vivre en Société, n'est-ce pas visiblement lui substituer la *Licence*; ou, comme nous l'avons déja dit, n'est-ce point

colorer la Licence elle-même du nom de *Liberté*?

La Liberté *naturelle*, ou ce prémier état que l'homme tient de la Nature, et qu'on estime le plus précieux de tous les biens, ne peut ni s'échanger, ni se vendre, ni se perdre: car, convenir que naturellement tous les hommes naissent *libres*; c'est purement reconnoître que naturellement ils ne sont pas soumis à la puissance d'un Maître, et que personne n'a sur eux un droit de propriété.

Il est constant qu'en vertu de cet état, tous les hommes tiennent encore de la Nature même le pouvoir de faire ce que bon leur semble, et de disposer à leur gré de leurs actions et de leurs biens, pourvu

qu'ils n'agissent pas contre les Loix du Gouvernement auquel ils sont soumis.

Car, quoique dans l'état primitif de la Nature, les hommes soient dans une espece d'indépendance les uns à l'égard des autres; ils sont tous sous la dépendance des loix naturelles ou sociales, d'après lesquelles ils doivent diriger leurs actions.

Donc, si la Liberté naturelle, ou celle de l'homme destiné à vivre en société, ne peut se prendre à la rigueur que pour la liberté *sociale*, considérée dans toute son extension; la Liberté absolue ne peut conséquemment s'envisager que comme une Liberté *anti-sociale*.

Tout homme néanmoins aime cette derniere espece de Liberté, rien

de plus vrai; mais c'est pour lui seul qu'il l'aime; ce n'est certainement point pour le Public. On est mécontent; mais on n'est pas zélateur de la Liberté publique: cet amour de la Liberté se borne presque toujours à nous-mêmes, et devient en nous la cause de notre tyrannie. Nous ne voulons pas être esclaves, mais nous aimons à faire des esclaves. Les Chefs des guerres civiles songent moins à briser un joug injuste, qu'à l'imposer eux-mêmes; *ut imperium evertant, libertatem praeferunt.* Tac. *Ann.* 16. L'homme aime si peu la Liberté publique, que pour s'élever au-dessus de ses égaux, il se fera esclave d'un tyran, de la puissance duquel il doit être un jour accablé... Un Auteur sensé (Juste Lipse) qui

avoit étudié la Nature, et qui n'avoit pas pris dans cette étude une opinion favorable des hommes, écrivoit au milieu des troubles des Pays-bas, que si quelque Dieu répondoit à un homme, qu'aucun de ses biens ne seroit endommagé dans une guerre civile, et qu'il l'élevât sur une montagne, pour lui faire voir la désolation de la Patrie, il en est plusieurs qui prendroient plaisir à la voir. Voy. Grotius, *de jure belli et pacis.* L. 1. C. 4.

Enfin, de tous les tems, les plus dangéreux ennemis de la Liberté se trouverent du nombre de ceux même qui faisoient parade d'en être les plus fougeux défenseurs.

Quant au Peuple; "lorsqu'une fois, *dit Bossuet*, on a trouvé le

moyen de le prendre par l'appât de la Liberté, il suit en aveugle, pourvu qu'il en entende seulement le nom." *Oraison funèbre de la Reine d'Angleterre.*

§. 2.

De l'Egalité.

C'est une chose confirmée par l'expérience de tous les âges, que la Nature s'est toujours plu à répandre une telle variété dans ses diverses productions, qu'on n'a jamais vu deux feuilles d'une même plante, deux animaux d'une même espece, ni, à plus forte raison, deux hommes, quoique jumeaux, qui se ressemblassent parfaitement, même en ne considérant ces derniers que sous leur aspect moral.

C'est ce qui a fait dire à La Bruyere, qu' "il se fait généralement dans tous les hommes des combinaisons infinies de la puissance, de la faveur, du Génie, des richesses, des dignités, de la noblesse, de la force, de l'industrie, de la capacité, de la vertu, du vice, de la foiblesse, de la stupidité, de la pauvreté, de l'impuissance, de la bassesse. Ces choses, *ajoute - t - il*, mêlées ensemble en mille manieres différentes, et compensées l'une par l'autre en divers sujets, forment ainsi les divers états et les différentes conditions."

Supposez tous les biens de la Terre, tout - à - coup répartis le plus également possible entre chaque Individu; imaginez encore qu'il n'y ait plus de conditions, de rangs,

d'honneurs, de dignités, etc. Combien durera ce beau rêve, si, spéculant en même tems le coeur humain, vous vous trouvez forcé de comparer l'industrie, l'activité, la violence, les rapines, l'avarice, la ruse, l'empire, l'exigence etc. des uns, avec l'impéritie, la nonchalance, la foiblesse, la bonne foi, la prodigalité, la simplicité, la bassesse, ou la fade adulation des autres?

L'Egalité *absolue* entre des individus qui vivent en société, est donc une pure chimere, qui peut à peine provenir d'une République idéale, ou, pour mieux dire, qui ne peut sortir que d'une imagination exaltée. *) Car, comme aucun éta-

*) Ces hommes sortis du sein de la Terre avec toute la force d'un age parfait, n'ont jamais

blissement social n'a pu encore et ne pourra jamais subsister, quelque forme qu'on lui suppose, sans ces nuances connues sous les termes de grades, d'honneurs, de rangs, *) de distinctions, **) de prérogatives, de

existé que dans les fictions poetiques des Compagnons de Cadmus et des enfans de Deucalion.

*) Dans certaines Républiques, les rangs se reglent par élection; dans les Monarchies, par la naissance: car, les disputes, les discordes, les illusions seroient éternelles, s'il n'y avoit point quelque moyen plus fixe et moins équivoque pour régler les rangs, que le seul mérite; et d'ailleurs il seroit du plus grand danger de se laisser séduire par ces gens qui n'ont jamais donné d'autre preuve de leur esprit, que les saillies d'une imagination vive, des discours fleuris, et le talent de parler de tout sans avoir jamais rien approfondi. Au reste, comme les rangs et les dignités ne sont au fond que les ombres de la vraie grandeur; le respect extérieur et les hommages qu'on leur rend, ne sont aussi que les ombres de cette estime qui n'appartient qu'à la vertu seule. Or, n'est-ce pas une grande sagesse

subordination, d'industrie, etc. ni conséquemment sans une différence trés-marquée entre les conditions et les fortunes; il est constant que des hommes en société, quelque doux et quelque raisonnable que soit le Gouvernement qui les unit, ne doivent et ne peuvent absolument pa-

---

dans les premiers Législateurs, d'avoir conservé l'ordre de la Société en établissant des Loix, par lesquelles ceux qui n'ont que l'ombre des vertus, se contentent de l'ombre de l'estime." *Voyages de Cyrus*, par le Chev. de Ramsay.

**) Chacun a beau s'appeller *Citoyen*, cela ne peut en imposer qu'au simple vulgaire. Les Génies les plus brillans, comme étant ordinairement les moins solides, croient que tout est du *à* leurs talens superficiels. Sous prétexte que tous les hommes naissent *égaux*, ils cherchent *à* confondre en apparence les rangs, et ne prônent une *Egalité chimérique*, que pour dominer eux-memes.

roître égaux qu'aux yeux de la Loi; ce qui s'appelle *Egalité morale.*

De plus, comme dans l'état même d'Anarchie, le génie, l'astuce, et la malice des Chefs de Parti ont visiblement trop d'avantages sur la simplicité et l'imbecille crédulité du pauvre Peuple, pour que l'on puisse traiter d'égaux les *Meneurs* et ceux qui sont *Menés;* que jusques dans la vie sauvage, il y a tant d'inégalités entre le physique ou la constitution de chaque individu, qu'au moindre mouvement de jalousie, de cupidité, ou de toute autre passion, celui qui a le bras le plus nerveux terrasse, et se porte même souvent à faire expirer sous ses coups, celui qui ne peut lui opposer assez de résistance: il est assez visible que

cette Egalité *absolue* dont on veut persuader la possibllité au Peuple, se réduit en derniere analyse, pour les hommes considérés soit dans l'état de civilisation, soit dans celui de désordre, ou bien encore dans celui de Nature, à *naître*, à *croître*, à *subsister*, et à *mourir* de la même maniere.

§. 3.

Des droits de l'homme, et de leur liaison intime avec ses devoirs.

La prétendue Liberté naturelle, ou la Liberté prise, comme on l'a déja dit, pour l'indépendance absolue ou pour l'affranchissement de tout devoir, seroit pour l'homme le plus grand de tous les maux, en ce qu'elle anéantiroit tous ses droits.

Car, en général, les droits sont si essentiellement liés aux devoirs, que ce que je dois à un autre est manifestement son droit; de même ce qu'il me doit est conséquemment le mien.

Notre Souverain Arbitre n'a point voulu établir l'un sans l'autre; et c'est en cela même que consiste la justice, et l'égalité morale qu'il a mise entre les hommes.

"Si l'homme (comme dit Henri Brosius, dans son écrit sur *l'Autorité souveraine, et les devoirs des Peuples*) devenu son maître par l'exercice de sa Raison, ne devoit rien à personne, porsonne aussi ne lui devroit rien; dans ce cas, nous voudrions savoir quels seroient ses droits? il lui est aussi impossible de se donner un

droit naturel, que de s'imposer à lui-même un devoir naturel. Rien n'est censé *naturel*, que ce qui vient de l'*Auteur de la Nature*.

"Puisque tout droit est un bien pour l'homme; tout devoir est donc aussi un bien pour lui, puisqu'il lui donne un droit."

Les devoirs de l'homme fixant aussi positivement la nature de ses droits; il est de la derniere évidence que ceux-ci ne sont pas plus de *pacte* ou de *convention* que ceux-là: de sorte que le droit d'un pere de famille sur ses enfans, ou son *Autorité* sur des êtres que leurs besoins physiques et moraux mettent naturellement dans sa dépendance, se trouve établi par la pure volonté de l'Etre suprême, qui lui impose en

même tems le devoir de diriger, soutenir et protéger également tous les individus qu'il confie à ses soins.

Un Roi n'a semblablement d'Autorité sur ses sujets, que pour avoir le moyen et la facilité de faire constamment le bien de la Société qui le reconnoît pour Chef: de sorte que, si d'une part le Peuple doit soumission et respect à son Souverain, celui-ci doit réciproquement veiller sans relâche au maintien de l'ordre, de la justice, de la tranquillité, en un mot, à tout ce qui peut contribuer à la félicité publique.

Nul Souverain n'a pu encore se dissimuler la sainteté des devoirs qui lui valent ses droits, ou qui lui donnent une autorité et une prééminence sur tous, aussi politiquement

in-

indispensables: et de tous les Rois de la Terre, nuls n'ont paru dans les divers âges avoir une autorité plus modérée, plus sage, et, à proprement dire, plus analogue à son objet, que les Souverains qui ont régné sur l'Egypte jusqu'au tems de Sésostris.

"Le Royaume d'Egypte étoit héréditaire, mais les Rois étoient obligés plus que les autres à vivre selon les loix. Les Egyptiens regardoient comme une usurpation criminelle sur les droits du Grand Osiris, et comme une présomption insensée dans un homme, de mettre son caprice à la place de la raison.

"Le Roi se levoit au point du jour, et dans ce premier moment où l'esprit est le plus pur, et l'ame la

plus tranquille, on lui donnoit une idée claire et nette de tout ce qu'il avoit à décider pendant la journée. Mais avant que de prononcer le jugement, il alloit au Temple invoquer les Dieux par des sacrifices. Là environné de toute sa Cour, et les victimes étant à l'autel, il assistoit à une priere pleine d'instruction, dont voici la formule.

"Grand Osiris! l'oeil du monde, et lumiere des esprits! donnez au Prince votre image, toutes les vertus royales, afin qu'il soit religieux envers les Dieux, et doux envers les hommes, modéré, juste, magnanime, généreux, ennemi du mensonge, maître de ses passions, punissant au-dessous du crime, et recompensant au-dessus du mérite.

"Le Pontife représentoit ensuite au Roi les fautes qu'il avoit faites contre les loix; mais on supposoit toujours qu'il n'y tomboit que par surprise ou par ignorance, et l'on chargeoit d'imprécations les Ministres qui lui avoient donné de mauvais conseils, ou qui lui avoient déguisé la vérité. Après la priere et le sacrifice, ils lui lisoient les actions des Héros et des grands Rois, afin que le Monarque imitât leur exemple, en maintenant les loix qui avoient rendu illustres ses Prédécesseurs et heureux leurs Sujets.

"Que ne devoit-on pas espérer d'un Prince accoutumé à entendre chaque jour les vérités les plus fortes et les plus salutaires, comme une partie essentielle de sa religion? Il

est arrivé aussi que la plûpart des anciens Rois d'Egypte ont été si chéris de leur Peuple, que chacun pleuroit leur mort comme celle d'un pere." *Diod. de Sicile.*

Enfin, les devoirs respectifs des Peuples et de leurs Souverains, ces grandes Vérités, si essentielles au maintien de l'ordre, sont rendues avec autant d'énergie que de simplicité dans les vers suivans:

"— — — — — *Qu'est ce qu'un Monarque?*
C'est plutôt un Pasteur qu'un maître du troupeau,
C'est le Nocher qui gouverne la barque,
Non le possesseur du Vaisseau.
Votre Empire s'étend du Couchant à l'Aurore;
Cent Peuples suivent votre loi;
Vous n'etes que puissant encore;
Gouvernez bien; vous voilà Roi . . .
Si Dieu sur votre front grava sa ressemblance,
C'est moins en égalant votre pouvoir au sien,
Qu'en vous faisant, pour notre bien,
Substitut de sa Providence.

Veillez donc à ce bien, qu'il veut vous confier;
Mettez là votre gloire, et n'en cherchez point d'autre.
Craindre, aimer, obéir; *voilà notre métier:*
Et nous rendre heureux, *c'est le vôtre.*"

De la Motte, *Prologue de la fable du Conquérant et de la pauvre Femme.*

§. 4.

De la Loi Naturelle.

La Loi *Naturelle* n'est autre chose que les devoirs de l'homme mis en préceptes, et fondés ainsi que ses droits sur une justice et une égalité morale, reconnues de toutes les Nations.

Cicéron nous dépeint effectivement dans son Livre des Loix, "l'Univers comme une République dont Jupiter est le Prince et le Pere commun. La grande Loi imprimée dans le coeur de tous les hommes, est d'ai-

mer le bien public, et les membres de la société comme soi-même. Cet amour de l'ordre est la souveraine justice, et cette justice est aimable par elle-même. Si on ne l'aime que pour l'utilité qu'elle procure; on n'est pas bon, mais politique. La souveraine injustice, c'est d'aimer la justice seulement pour la récompense. En un mot, la loi universelle, immuable, éternelle de toutes les intelligences est de chercher le bonheur les unes des autres comme les enfans d'un même pere." *De Leg. Ed. Lib.* I.

De-là il résulte, 1. qu'il n'appartient point aux hommes de modifier la Loi naturelle, ni, à plus forte raison, de faire le pacte commun de s'en affranchir.

2. Que, si les hommes n'ont pas

le droit de jouir d'une Liberté *absolue;* la Raison, ou, ce qui revient au même, l'intime conviction de la Loi naturelle ne les rend dépendans que pour leur bonheur.

3. "Que, malgré toutes les inégalités produites dans le Gouvernement politique par la différence inévitable des conditions, par la noblesse, la puissance, les richesses, etc. ceux qui sont les plus élevés au-dessus des autres doivent traiter leurs inférieurs comme leur étant moralement égaux, ou comme membres de la même société, en évitant tout outrage, en n'exigeant rien au-de là de ce qu'on leur doit, et en exigeant avec humanité ce qui leur est dû le plus incontestablement." *Dictionn. Encycl.* Art. *Egalité naturelle.*

4. "Que, quiconque n'a pas acquis un droit particulier, en vertu duquel il puisse exiger quelque préférence, ne doit rien prétendre de plus que les autres, mais au contraire les laisser jouir également des mêmes droits qu'il s'arroge à lui-même." *Idem.*

5. "Qu'une chose qui est de droit commun doit être ou commune en jouissance, ou possédée alternativement, ou divisée par égales portions entre ceux qui ont le même droit, ou par compensation équitable et réglée; ou qu'enfin si cela est impossible, on doit en remettre la décision au sort: expédient assez commode, qui ôte tout soupçon de mépris et de partialité, sans rien diminuer de l'estime des personnes aux-

quelles il se ne trouve pas favorable." *Idem.*

C'est sur les préceptes de la Loi naturelle, que sont fondés, en un mot, tous les devoirs de charité, d'humanité, et de justice, auxquels les hommes sont obligés les uns envers les autres, comme le fondement et les conséquences de cette Loi le démontrent.

Je dis le *fondement*; car, "selon l'opinion des plus sages et des plus grands génies, *dit Cicéron*, la Loi n'est pas une invention de l'Esprit humain, ni un établissement arbitraire que les Peuples aient fait; mais l'expression de la Raison éternelle qui gouverne l'Univers.

"L'outrage que Tarquin fit à Lucrece, *continue-t-il*, n'en étoit pas

moins un crime, parce qu'il n'y avoit point encore à Rome de Loi écrite contre ces sortes de violences. Tarquin pécha contre la Loi éternelle, qui étoit Loi dans tous les tems, et non pas seulement depuis l'instant qu'elle a été écrite. Son origine est aussi ancienne que l'Esprit divin; car la véritable, la primitive et la principale Loi n'est autre chose que la souveraine Raison du grand Jupiter." *Cic. Legum, Lib.* 2.

"Cette Loi, *dit-il ailleurs*, est universelle, éternelle, immuable; elle ne varie point selon les lieux et les tems: elle n'est pas différente aujourd'hui de ce qu'elle étoit anciennement. Elle n'est point autre à Rome, et autre à Athenes. La même Loi immortelle regle toutes

les Nations, parce qu'il n'y a qu'un seul Dieu qui a donné et publié cette Loi." *Fragm. de la Républ. de Cicéron, conservé par Lactantius. L. 6. C. 8.*

§. 5.

De la Société.

Comment oseroit-on révoquer en doute que la Société soit naturelle à l'homme, du moment que l'homme est né aussi manifestement avec tous les besoins, toutes les facultés, tous les penchans qui doivent invinciblement le conduire à vivre avec ses semblables?

C'est même la sociabilité, ou cette bienveillance envers les autres hommes, qui est le véritable principe des loix naturelles, c'est-à-dire,

de celles qui regardent nos devoirs réciproques, et qui ne peuvent avoir en conséquence d'autre objet que la Société, ou (ce qui est le même) les humains avec lesquels nous vivons: et comme la plûpart des facultés de l'homme, ses inclinations naturelles, sa foiblesse et ses besoins, sont déja visiblement autant de liens qui forment l'union du Genre humain, d'où dépend la conservation et le bonheur de la vie; il est bien clair que tout nous porte à la vie sociale. Le besoin nous en impose la nécessité, le penchant nous en fait un plaisir, les dispositions que nous y apportons naturellement, et le sentiment intime de la Loi naturelle, nous montrent que c'est effectivement l'intention de l'Etre suprême.

Mais la Société humaine ne pouvant ni subsister, ni produire les heureux effets pour lesquels le Créateur l'a établie, sans que les hommes n'aient les uns pour les autres des sentimens d'affection et de bienveillance; il s'ensuit que Dieu veut que chacun soit animé de ces sentimens, et fasse tout ce qui est en son pouvoir pour maintenir cette société dans un état avantageux et agréable, et pour en resserrer de plus en plus les noeuds par des services et des bienfaits réciproques.

On ne peut cependant se dispenser de distinguer trois sortes de Société, savoir: la Société naturelle, entre un homme et son semblable; la Société domestique, entre un pere et sa famille; la Société civile et po-

litique, entre plusieurs familles réunies en Corps de Nation.

1. La Société *Naturelle* n'est autre chose que celle de deux ou de plusieurs hommes, non civilisés, qui se recherchent, s'approchent, s'unissent même sans aucun objet moral, mais pour céder seulement au penchant et aux besoins de premiere nécessité qui porte naturellement tout homme vers son semblable.

Une Vérité qu'on ne peut passer ici sous silence, et qui est suffisamment démontrée par l'Expérience; c'est que nous apportons tous en naissant le germe de ces idées que les anciens Philosophes appelloient *innées;* et que c'est uniquement par le commerce ou par l'usage de la Société civile, que ces sortes d'idées

peuvent ensuite se développer dans chaque Individu.

2. La Société *Domestique* est le véritable élément de ces vastes sociétés, connues sous le nom d'Empire, de Royaume, ou de République, c'est-à-dire, celle par laquelle la Société universelle a dû commencer; car elle fut, sans contredit, formée à l'époque de la premiere alliance des deux sexes; union, qui jointe à la génération qui en provint, prit le nom de *Famille*: dès-lors les noms de *Pere*, de *Mere*, et d'*Enfans* devinrent absolument nécessaires pour distinguer les divers membres de cette société naissante.

Les devoirs naturels des Peres et Meres de famille envers leurs enfans; ces devoirs, purs effets d'un

sentiment inné de tendresse, furent dès l'origine de la société domestique, de suppléer d'abord par une vigilance assidue à la débilité de leur âge; puis, par leur expérience et leurs lumieres réunies, d'aider de sages conseils l'aurore de leur raison; enfin, de leur fournir les moyens de subsister dans la suite par eux-mêmes, soit en les formant au travail, soit en leur donnant une portion de leurs facultés, ou en leur faisant contracter des alliances convenables pour procurer un jour une honnête subsistance à la famille qu'ils devoient gouverner à leur tour.

De même, les obligations naturelles des fils de famille envers les Auteurs de leurs jours, furent dès le principe une docilité, une soumission,

mission, et un respect, beaucoup moins fondés sur la crainte que sur un sentiment inné d'amour et de reconnoissance.

Ainsi, de la premiere de toutes les alliances provint une nombreuse Société dont l'Auteur, sous le simple nom de *Pere de famille*, ou sous tout autre équivalent, fut le premier Roi. Mais, devenue ensuite trop considérable pour être surveillée par un seul, plusieurs Chefs de famille durent nécessairement se partager l'autorité suprême, et fonderent dès-lors des bourgades et des villes, qui, se multipliant elles-mêmes à raison de la population, formerent à leur tour des Royaumes, des Empires, et divers autres Etats.

3. La Société *Civile*, ou celle de

chaque Peuple, n'est en elle-même qu'une vaste Société, formée de plusieurs Sociétés particulieres ou de diverses familles, qui toutes ensemble reconnoissent soit un même Chef, soit une même autorité distribuée quelquefois entre plusieurs Chefs.

"A mesure que les hommes se multiplierent, ils formerent presque par-tout où ils s'établirent, des Etats Monarchiques. La conduite des armées étoit la fonction principale des premiers Rois; et Thucydide assûre que sous le regne de Cécrops et de ses successeurs jusqu'à Thésée, les Rois n'étoient consultés que dans les dangers de l'Etat; que l'Attique n'avoit rien de particulier en cela; et que pendant la paix, toutes les Villes de Grece avoient leurs Cours

et leurs Magistrats chargés des affaires ordinaires, et formoient au-dedans d'elles-mêmes des especes de Républiques. Mais l'ascendant que la qualité de Général donnoit à ces Rois, étendit bientôt les limites de leur autorité, et leur ouvrit la porte au Gouvernement civil: ils n'abuserent pas sur le champ de cet accroissement de puissance: la durée et la tranquillité des premiers regnes est un témoignage de la bonne intelligence qui régnoit entre le Prince et les Sujets: l'obéissance des Sujets étoit entiere et volontaire, et le Prince étoit plus flatté de la devoir à l'amour qu'on lui portoit, et à l'estime qu'on faisoit de ses vertus, qu'à la force de ses armes et à une crainte servile de son pouvoir.

Le Roi sacrifioit tout projet d'ambition, toute idée particuliere de fortune, à l'intérêt du Peuple, dont il reconnoissoit ne tenir son autorité que pour en être le Protecteur: et le Peuple avoit tant de confiance en son intégrité, que les Grecs, longtems après avoir cessé d'être barbares, ne reconnoissoient d'autres Loix que le vouloir despotique et les décisions de leurs Rois. L'intérêt, la politique, et la soif de régner troublerent cette harmonie dans les siécles suivans, et le Peuple revendiqua son autorité toutes les fois qu'il en trouva l'occasion. Ces fréquentes alternatives firent éclorre dans la Grece plus de formes différentes de Gouvernemens qu'il n'y en avoit nulle part, et peut-être dans tout

le reste du Monde." *) C'est ainsi qu'un Etat aussi florissant se trouva morcelé en diverses petites puissances, qui, devenues naturellement jalouses, rivales et ennemies les unes des autres, finirent enfin par être totalement subjuguées par ce célebre Conquérant, poussé par l'ambition la plus démesurée à étendre sa domination sur l'Univers entier.

Actuellement, pour peu que l'on rapproche l'état de la Société civile, de celui de la Société domestique ou *primaire*, et que l'on compare ainsi des parties intégrantes avec leur tout, c'est-à-dire, deux objets qui sont purement d'une même nature; il est singulierement palpable

*) *Hist. de Grece, traduite de l'anglois de* Temple Stanyan, *Liv.* I. *Chap.* I.

que ces deux sortes de Société imposent chacune, aussi strictement l'une que l'autre, à leurs individus respectifs de semblables devoirs: de sorte,

1. Qu'un Souverain, une fois reconnu par un Peuple, est tout aussi efficacement lié à ses Sujets, et ceux-ci à leur Souverain, qu'un pere de famille se trouve lié à ses enfans, et ces derniers à leur pere commun:

2. Qu'il n'est pas plus permis à des Sujets de refuser soumission et obéissance à leur légitime Souverain, qu'à des enfans de méconnoître l'autorité paternelle:

3. Qu'un attentat porté par des Factieux à l'autorité, et à plus forte raison commis sur la personne d'un légitime Souverain, est tout aussi

criminel que l'insurrection d'un enfant contre son pere, ou que l'acte du fils dénaturé qui porteroit une main sacrilege sur l'auteur de ses jours:

4. Qu'un Souverain doit la plus exacte vigilance au maintien de l'ordre public, et que toutes ses vûes doivent se rapporter à la félicité de son Peuple. Comme il peut difficilement tout diriger par lui-même, il doit s'associer un Ministre qui ait autant d'intégrité que de lumieres, et non se reposer entierement sur lui: de plus, ce choix une fois décidé, et déterminé par de bons motifs, il ne doit jamais retirer d'un tel Ministre sa confiance qu'après des preuves invincibles de perfidie. Il convient même qu'il hasarde

quelquefois d'être trompé, plutôt que de manquer les occasions d'agir: mais il le sera d'autant plus rarement qu'il saura se servir sagement des hommes sans s'y livrer aveuglement; car il y a un milieu entre la défiance outrée et la confiance excessive. S'il a quelqu'un à redouter, c'est celui qui ne le contredit jamais, et qui ne lui dit que des vérités agréables; il ne faut effectivement d'autres preuves de la corruption d'un Ministre, que de voir qu'il préfere la faveur à la gloire de son Maître. Il faut enfin qu'un Souverain sache mettre de justes bornes à sa sévérité ainsi qu'à sa clémence: car, si vouloir toujours traiter les hommes avec toute la rigueur qu'ils méritent, c'est férocité et non pas

justice; une bonté trop générale, qui ne sait pas punir le mal avec vigueur, ni recompenser le bien avec discernement n'est pas vertu, mais pure foiblesse; une excessive indulgence occasionne en effet d'aussi grands maux que la malice même:

5. Que l'amour paternel est la base de la vie sociale, et conséquemment l'ame et le soutien d'un Etat: car, dès que les Peres s'adonnent convenablement à l'éducation de leurs Enfans; leurs tendres soins ne peuvent manquer d'exciter ceux-ci à la reconnoissance: et par-là se consolident évidemment les liens de la Société; puisque la Patrie n'étant autre chose que l'union ou agrégation des familles entr'elles, il est constant que si l'amour de sa propre famille s'affoi-

blit chez la plûpart des individus, l'amour réel de la Patrie subira alors nécessairement la même altération.

§. 6.

Des Loix politiques.

Une Société ne peut en général subsister sans subordination; car si chacun étoit maître de faire ce qu'il veut, et de satisfaire ainsi avec impunité ses passions et ses caprices, il n'y auroit visiblement plus d'ordre, de lien mutuel, de police, ni de sécurité: et comme les membres d'une société quelconque ne sont que trop naturellement portés à l'indépendance; la subordination ne peut avoir lieu, s'il n'y a pas des loix particulieres pour la maintenir, ou,

ce qui est équivalent, pour assûrer le bonheur et la tranquillité publique.

Or ces Loix s'appellent *Politiques*: pour être bonnes, elles ne doivent être autre chose que la Loi naturelle, perfectionnée en quelque sorte ou suppléée par une autorité légitime, d'une maniere convenable à l'état de la Société qu'elles gouvernent, à sa sûreté, et à ses avantages.

Le mérite, par exemple, comme distinguant le plus essentiellement les hommes, devroit naturellement seul décider des rangs: mais l'ignorance et les passions nous empêchent souvent de le connoître; l'amour propre, sur-tout, fait que chacun se l'attribue; ceux qui en ont le plus, sont toujours modestes, et ne cherchent point à dominer; enfin, ce qui

paroît vertu n'est quelquefois qu'un masque trompeur. Les dissensions seroient en conséquence interminables, si l'on ne s'en rapportoit pas à quelque chose de plus fixe que le seul mérite pour regler les rangs, tel qu'à un certain mode d'élection ou à la naissance. C'est à la vérité un mal d'accorder les dignités à ceux qui n'ont aucun vrai mérite; *) mais c'est un mal nécessaire, et cette nécessité est la source de presque tous les établissemens politiques. Voilà

*) "L'esprit est le moindre de tous les mérites, parce qu'il est toujours dangereux lorsqu'il est seul; mais la sagesse, la vertu, et la valeur donnent le droit naturel de gouverner. Celui-là seul devroit commander aux autres, qui a plus de sagesse pour découvrir ce qui est juste, plus de vertu pour le suivre, et plus de courage pour le faire exécuter." *Voyages de Cyrus*, par le Chev. de Ramsay.

comment pour le bien particulier de la société, le droit *politique* doit sembler quelquefois s'écarter du droit *naturel*.

§. 7.

De l'Autorité.

L'Autorité est à la Subordination, ce que les droits de l'homme sont à ses devoirs; c'est-à-dire, que l'autorité est aussi étroitement liée à la subordination, que sont unis les droits de l'homme à l'existence de ses devoirs. Or, comme il a été suffisamment démontré que nulle société ne peut exister sans subordination, il devient de la même évidence qu'aucune société ne peut exister sans le concours de l'autorité, ou sans celui d'un Pouvoir suprême qui la gouverne, et la protege contre tout

ce qui pourroit troubler sa tranquillité.

Ainsi, chercher l'origine de l'autorité dans le Contract social, c'est purement renouveller un système qui vient immédiatement de quelques Fanatiques. "Avant nos Professeurs modernes de droit politique, Jurieu a enseigné qu'*il n'y a aucune relation de maître et de serviteur, de pere et d'enfant, de mari et de femme, qui ne soit établie sur un pacte mutuel*; que, *de droit naturel, la Souveraineté appartient aux Peuples.* *) Il a été réfuté par Bossuet,

*) Tout Peuple a, sans contredit, le droit de conférer *légalement* le pouvoir suprême *à* un ou *à* plusieurs Individus; voilà le mode et l'étendue de sa *Souveraineté*, si toutefois on peut appeller de ce nom l'exercice d'une autorité nécessairement aussi fugitive et aussi bornée.

5e. *Avertiss. aux Prot. No.* 49. *et suiv.* Jurieu avoit puisé cette doctrine chez les Ecrivains Anglois partisans de Cromwel; elle ne fut mise en avant que pour pallier le crime du meurtre de Charles I. Si l'on vouloit remonter plus haut, on en trouveroit le germe chez les Epicuriens, les Pyrrhoniens, les Cyrénaïques et chez les Sectes des Philosophes les plus décriés de l'Antiquité; mais nos discoureurs aussi vains qu'ignorans, se sont donnés pour créateurs d'une doctrine rejetée et réfutée par tous les Sages depuis plus de deux mille ans; et ils ont affirmé qu'avant cette belle invention, les vrais principes du droit politique n'étoient pas connus. Pour prouver aux Nations, qu'elles ont fait des grands progrès

dans cette science, ils les ramenent aux premiers égaremens de la Philosophie." Bergier, petit ouvrage intitulé, *Quelle est la source de l'Autorité?*

Qu'on cesse même de s'appuyer aussi inconsidérément du suffrage de l'éloquent Citoyen de Genève, pour justifier l'insurrection contre l'autorité établie, ainsi que pour autoriser des excès et désordres politiques que l'on prétend avoir le *droit naturel* de commettre. Cet homme justement célebre, dont l'ignorance ou la mauvaise foi de nos Législateurs modernes semblent avoir dénaturé les Ecrits, Rousseau lui-même, dans une Lettre à M. R... datée de Montmorency, le 24. Oct. 1761, s'exprime ainsi:

"J'ai

"J'ai vu avec une douleur mêlée d'indignation les traitemens affreux que souffrent nos malheureux freres dans le pays où vous êtes, et qui m'étonnent d'autant plus, que l'intérêt du Gouvernement seroit, ce me semble, de les laisser en repos, du moins quant à présent. Je comprens bien que les Furieux qui les oppriment, consultent bien plus leur humeur sanguinaire que l'intérêt du Gouvernement; mais j'ai pourtant quelque peine à croire qu'ils se portassent à ce point de cruauté, si la conduite de nos freres n'y donnoit pas quelque prétexte. Je sens combien il est dur de se voir sans cesse à la merci d'un peuple cruel, sans appui, sans ressources, et sans avoir même la consolation d'entendre en

paix la parole de Dieu. Mais, cependant, Monsieur, cette même parole de Dieu est formelle sur le devoir d'obéir aux loix des Princes. La défense de s'assembler est incontestablement dans leurs droits, et, après tout, ces assemblées n'étant pas de l'essence du Christianisme, on peut s'en abstenir sans renoncer à sa foi. L'entreprise d'enlever un homme des mains de la justice ou de ses Ministres, fût-il même injustement détenu, est encore une rébellion qu'on ne peut justifier, et que les Puissances sont toujours en droit de punir."

Que tant de Gens qui croient avoir saisi le véritable esprit de son *Contract social*, ou plutôt qui ont entendu autant d'échos leur répéter que l'Auteur y donne une préférence

exclusive aux Gouvernemens tout-à-fait populaires; que ce grand nombre, dis-je, se désabuse encore à la vûe du passage suivant d'une Lettre à M. M. . . du 30. mai 1762. 35e. Vol. *Edition de Genève*, où parlant de cet ouvrage, qui est certainement au-dessus de la portée du Vulgaire, Rousseau dit en propres termes:

"Il est vrai que l'entrée de ce livre vient d'être défendue en France, mais c'est précisement pour cela qu'il devroit être bien reçu dans Genève; car même j'y préfere hautement l'*Aristocratie* à tout autre Gouvernement."

Comme les premiers Souverains n'ont pu manifestement tenir leur autorité que de la libre volonté des premieres Sociétés qui se sont formées en corps de Nation; il est in-

contestable que tout Peuple peut réformer, peut même absolument changer la nature de son Gouvernement, soit lorsque par sa Constitution primitive il se trouve dans le cas d'élire un nouveau Souverain, *) soit lorsque par une triste expérience du passé, autant que par la possibilité morale et conséquemment éclairée d'un meilleur avenir, il semble également appercevoir et les imperfections de la

*) "C'est un usage antique, et sacré parmi nous,
Quand la Mort sur le Trône étend ses rudes coups,
Et que du sang des Rois si chers à la Patrie,
Dans ses derniers canaux la source s'est tarie;
Le Peuple au même instant rentre en ses premiers droits;
Il peut choisir un Maître, il peut changer ses Loix;
Les Etats assemblés, organes de la France,
Nomment un Souverain, limitent sa puissance;
Ainsi de nos Aïeux les augustes decrets,
An rang de Charlemagne ont placé les Capets."
Henriade, *Chant VI.*

forme qu'il veut abandonner, et les avantages de celle qu'il désire. Mais, pour être totalement distinguée, dans ce dernier cas, de l'esprit de révolte, ou d'une insurrection réelle, qui n'est permise en aucun tems à un Peuple contre son Souverain, il faut que la conduite de toutes les Classes de l'Etat soit alors vraiment *légale*, ou entierement conforme à la loi naturelle. Or, d'après cette loi, un Peuple doit mettre sagement en opposition ses droits avec ses devoirs, et se rappeller en conséquence ceux-ci en voulant conserver ou rétablir ceux-là. Il faut en outre que son voeu unanime soit aussi fidélement exécuté que librement prononcé. Combien s'éloigne pour lors de cette loi, toute innovation ou tout changement

constitutionnel, où les Représentans du Peuple, dépassant les pouvoirs qui leur seroient primitivement confiés, s'érigeroient eux-mêmes en factieux assez redoutables pour subjuguer moitié par astuce, moitié par la derniere tyrannie, le Peuple entier, et l'amener ainsi à reconnoître une forme de Gouvernement qu'ils n'auroient établie que pour maintenir l'autorité qu'ils seroient venus à bout d'usurper?

Mais, pour autoriser la révolte contre le Souverain, on ne manque pas d'alléguer le bien public, dans le cas d'une administration injuste; comme si l'ordre et le bien public ne proscrivoient pas tout système qui, sans remédier aux abus, seroit une source éternelle de divisions et de desordres. Or, tel est le système

des modernes Séducteurs des Peuples; car, sous prétexte de venger le Peuple des injustices qu'il souffre, l'ambition et l'intrigue armeroient les Sujets contre leurs Maîtres légitimes pour établir leur propre domination, et les Rébelles mettroient le comble aux malheurs d'une Nation dont ils se diroient les Protecteurs. *)

On a vu des conjurations contre les bons Princes, plus souvent que contre les mauvais. La prétendue tyrannie des Souverains, l'amour de la liberté et de la justice, n'en ont jamais été que le prétexte; l'ambition des Chefs de Parti en a été la véritable cause. On ne se déclare

*) Quelle confusion, quelle tyrannie, sous le prétexte de *Protection* des Peuples! quelle servitude, sous le nom de *Liberté*.

contre les Princes, que parce qu'on veut dominer soi-même; et les prétendus zélateurs du bien public se rendront, s'il le faut, esclaves d'un Tyran, comme on l'a déja dit, pour avancer leur fortune. "Plus disposés à partager la tyrannie, qu'à l'éteindre, *dit M. de Réal*, jamais ceux qui se mettent à la tête des révoltes, ne courroient aux armes, si celui qu'ils appellent le Tyran, vouloit satisfaire les vues d'établissement qu'ils ont. On n'entre dans les cabales que par intérêt, et c'est par intérêt qu'on les quitte. Les Factieux ont beau protester mille et mille fois qu'ils ne mettront pas les armes bas, que le Peuple dont ils ont paru embrasser la querelle, n'ait reçu sur ses griefs une satisfaction raisonnable,

jamais les intérets du Peuple ne les ont tenu armés un instant. Dans tous les tems, dans tous les lieux, on a vu ceux qui avoient soufflé le feu de la discorde, saisir la premiere occasion de faire une paix avantageuse pour eux, et appesantir les chaînes qu'ils disoient qu'ils vouloient briser.... Si des personnes bien intentionnées ont produit les premiers mouvemens, leurs lumieres n'ont pas répondu à la pureté de leurs intentions." *Science du gouvernement, Tom.* 4. *Ch.* 2. *Sect.* 12.

Quand les deux fils de Cadmus, après que leur Pere se fut immolé lui-même pour le salut de la Patrie, vinrent à se disputer la Royauté; les Athéniens en prirent occasion de l'abolir tout-à-fait, et dé-

clarerent Jupiter, seul Roi d'Athenes: spécieux prétexte pour favoriser la révolte, et secouer le joug de toute autorité réglée. A la place des Rois, ils créerent sous le nom d'Archontes, des Gouverneurs perpétuels; mais cette foible image de la Royauté parut encore trop odieuse. Pour en anéantir jusqu'à l'ombre, ils établirent des Archontes décennaux. Ce Peuple inquiet et volage ne se borna pas là. Il ne voulut enfin que des Archontes annuels, afin de resaisir plus souvent l'autorité suprême, qu'il ne transferoit qu'à regret à ses Magistrats. Une puissance aussi limitée étoit incapable de contenir des Esprits aussi remuans. Les factions, les brigues, les cabales renaissoient tous les jours.

Enfin, Athenes étoit déchirée sans cesse par des dissensions, qui ne finirent que par les remedes que Solon, puis Pisistrate surent apporter aux maux de leur Patrie.

Soit en comparant la nature d'un Etat quelconque avec celle de ses parties intégrantes, soit en consultant l'histoire des siecles passés, il sera aisé de se convaincre,

1. Que l'Empire paternel est le plus naturel des Gouvernemens, et qu'il a été en effet le premier de tous;

2. Que le Despotisme du grand nombre est moins favorable à l'ordre, et qu'il est beaucoup plus difficile à supporter que l'autorité absolue d'un seul:

3. Que l'autorité divisée, ou ré-

partie entre plusieurs mains, mene plus sûrement à l'anarchie, que l'administration d'une suite même de mauvais Rois:

4. Que, si le risque de tomber dans l'esclavage est un inconvénient redoutable de la Royauté; ce fléau seroit encore au-dessous des ces orages et de ces affreuses calamités qui menacent à tout instant le Gouvernement populaire. *)

*) "Pour tenir en équilibre le pouvoir Royal et le pouvoir Populaire, qui penchoient tour à tour vers la tyrannie ou vers la confusion, Lycurgue établit un Conseil de vingt-huit Vieillards; cette autorité mitoyenne entre la sujettion tyrannique, et l'excessive liberté sauva Sparte de ses dissensions domestiques. Cent trente ans après lui, Théopompe ayant remarqué que ce qui étoit résolu par les Rois, et par leur Conseil, n'étoit pas toujours agréable à la multitude, établit des Ephores dont la Magistrature ne duroit qu'un an; ils étoient choisis par le Peuple, et concouroient en son

5. Que l'Autorité du Souverain doit être politiquement stable, marquée à des signes manifestes, et indépendante de l'opinion, afin de diriger sûrement l'obéissance des Sujets, et d'être au-dessus des prétextes qu'on ne manqueroit pas d'alléguer pour secouer le joug de la subordination, et pour tenter la fidélité des Peuples : car, rien de plus inconstant, rien de plus incertain, rien de plus exposé à la prévention des hommes que l'autorité, si elle étoit dépendante des qualités personnelles du Souverain ; sur-tout, si on la fai-

nom à tout ce qui étoit déterminé par les Rois, et par le Senat. Chacun regardoit ces délibérations unanimes comme faites par lui-même, et c'étoit dans cette union des Chefs et des membres, que consistoit la vie du corps politique à Sparte." *Voyages de Cyrus*, par le Chev. de Ramsay.

soit dépendre des vertus qu'on peut perdre et recouvrer successivement, sur lesquelles on peut toujours élever des doutes, contre lesquelles les esprits inquiets ne manqueroient pas de trouver au moins des prétextes, et dont il seroit impossible de déterminer la mesure. Ce principe si évident est d'ailleurs constaté par la pratique de tous les siecles et de tous les Peuples.

"Quand vous voyez quelquefois, *dit La Bruyere*, un nombreux troupeau qui, répandu sur une colline vers le déclin d'un beau jour, paît tranquillement le thym et le serpolet, ou qui broute dans une prairie une herbe menue et tendre qui a échappé à la faulx du moissonneur, le berger soigneux et attentif est

debout auprès de ses brebis; il ne les perd pas de vûe, il les suit, il les conduit, il les change de pâturage; si elles se dispersent, il les rassemble; si un loup avide paroît, il lâche son chien qui le met en fuite; il les nourrit, il les défend; l'aurore le trouve déja en pleine campagne, d'où il ne se retire qu'avec le soleil. Quels soins! quelle vigilance! quelle servitude! quelle condition vous paroît la plus délicieuse et la plus libre, ou du berger, ou des brebis? Le troupeau est-il fait pour le berger, ou le berger pour le troupeau? Image naïve des Peuples et du Prince qui les gouverne, s'il est bon Prince.

Ah! si la Vérité pouvoit librement approcher la personne d'un

Souverain; si les Rois n'étoient pour l'ordinaire entourés et obsédés de courtisans ou de flatteurs; l'Autorité purement Monarchique, en tant que semblable et, pour ainsi dire, homogene à celle qui, sous le nom d'*autorité paternelle*, regne sur les parties élémentaires ou intégrantes de la Société, seroit sans contredit la plus naturelle, la plus douce, et la plus propre en conséquence à gouverner tous les Peuples. Mais comme il est bien rare qu'un Monarque puisse s'environner lui-même de Gens assez purs et assez désintéressés pour lui suggérer des maximes constamment favorables tant à la prospérité de ses Etats, qu'au bonheur individuel de ses Sujets; la

Mo-

Monarchie modérée par un Sénat, *) ou l'Autorité d'un Seul suffisamment restreinte pour ne pouvoir devenir arbitraire, est pour cette raison la forme de Gouvernement qu'ont paru adopter de tout tems les Nations les plus sages.

§. 8.

Réflexions générales sur la Philosophie du 18e. Siecle.

Cette doctrine du Siecle, fondée sur la matiere et sur les sens; ce

*) Les Membres de ce Sénat ne sauroient sans un nouvel inconvénient, appartenir *à* une Classe privilegiée de l'Etat: il faut pour garder un juste milieu, ou pour obtenir une modération parfaite, qu'ils soient également tirés de toutes les Castes. C'est l'unique moyen de se soustraire *à* ces deux loix, qui, comme le disoit un jour un célebre Avocat *á* M. Trudaine, semblent gouverner le monde, *la loi du plus fort et celle du plus fin.*

système qui, malgré son absurdité, semble prévaloir aujourd'hui sur l'idée aussi lumineuse qu'imposante de l'existence d'une Divinité; cette prétendue découverte *) de certains esprits forts des derniers tems, jointe

*) Les faits historiques, physiques, et de tous les autres genres, restent semblablement ignorés de quantité de gens, et meme des Corps scientifiques les plus remarquables. On continue d'attribuer l'honneur de la découverte du nouveau Monde *à Colomb*, de la poudre *à* tirer *à* un Moine du 12e Siécle, de l'imprimerie *à* un Allemand du 15e; quoiqu'il soit démontré que l'Hémisphere opposé au notre, a été visité plusieurs fois par les Européens dans l'espace de six siécles avant l'époque de *Colomb*; que la poudre étoit connue aux Indes de tems immémorial, et que dans le 8e Siécle on en fabriquoit *à* Constantinople; que l'imprimerie est un art trés-ancien chez les Chinois, qui vraisemblablement l'ont tiré d'ailleurs, puisqu'il est certain que leur talent est, non d'inventer ou de perfectionner, mais seulement de conserver les inventions utiles.

aux vastes et érudits commentaires de nos Contemporains, n'est en elle-même autre chose que le renouvellement des erreurs de l'Antiquité. Jordano, Bruno, Vanini, et Spinosa n'ont fait, sans contredit, que rappeller le monstrueux système d'Anaximandre; et le dernier sur-tout a tâché d'éblouir les esprits foibles, en donnant une forme géométrique à ce système.

C'est un fait constant que "vers la cinquantieme olympiade, six cens ans avant l'ére chrétienne, les Grecs ayant perdu les sciences traditionelles des Orientaux, négligerent la doctrine des Anciens, et commencerent à raisonner sur la nature divine par les préjugés des sens et de l'imagination. Anaximandre vivoit alors,

il fut le premier qui voulut bannir de l'Univers, le sentiment d'une Intelligence souveraine, pour réduire tout à l'action d'une Matiere aveugle qui prend nécessairement toutes sortes de formes; il fut suivi par Leucippe, Démocrite, Epicure, Straton, Lucrece, et toute l'école des Atomistes.

"Pythagore, Anaxagore, Socrate, Platon, Aristote et tous des grands hommes de la Grece, se souleverent contre cette doctrine impie, et tâcherent de rétablir l'ancienne Théologie des Orientaux. Ces génies supérieurs voyoient dans la Nature, mouvement, pensée, dessein. Or, comme l'idée de la matiere ne renferme aucune de ces trois propriétés, ils concluoient qu'il y avoit dans la Nature, une autre substance que

la matiere." *Disc. sur la Théol. ancienne*, par le Chev. de Ramsay.

De plus, ce mot *Nature*, dont nos Ecrivains font un aussi fréquent usage, est un terme si vague qu'on trouve dans Aristote un chapitre entier sur les différens sens que les Grecs lui donnoient; que parmi les Latins ses divers sens sont en si grand nombre, qu'un Auteur en compte jusqu'à quatorze ou quinze; et que Boyle, dans un Traité particulier qu'il a fait sur les sens vulgairement attachés à ce même mot, en compte huit principaux.

Nature, en effet, signifie 1. l'assemblage de tous les êtres que l'esprit humain est capable de connoître: 2. le principe universel qui les forme et les conduit: 3. la constitution particuliere et intime qui fait chaque

être en particulier ce qu'il est: 4. la disposition qui se trouve dans les êtres, indépendamment de notre industrie ou de la volonté humaine; ou, ce qui distingue le *naturel* de l'*artificiel*: 5. l'idée que nous nous formons de ce que nous jugeons de plus intime en chaque chose; ce qu'on appelle dans les Ecoles, *essence métaphysique*: 6. l'ordre et le cours naturel des choses, ou l'enchaînement des causes et des effets; de sorte que dans ce sens, les miracles sont au-dessus du pouvoir de la Nature: etc.

Enfin Mallebranche a quelque raison de prétendre que tout ce qu'on dit dans les Ecoles sur la Nature, est capable de nous conduire à l'idolâtrie, vu que par ce mot les anciens

Payens entendoient quelque chose qui, sans être dieu, agissoit continuellement dans l'Univers. Ainsi, l'idole *Nature* devoit être selon eux un principe actuel qui étoit en concurrence avec Dieu, la cause seconde et immédiate de tous les changemens qui arrivent à la matiere. Ce qui paroît rentrer dans le sentiment de ceux qui admettoient l'*anima mundi*, regardant la Nature comme un Substitut de la Divinité, une cause collatérale, une espece d'être moyen entre Dieu et les Créatures.

Or, pour fixer nos idées sur un terme qui, dans le langage de nos prétendus Philosophes, n'offre aucun sens précis; écoutons un instant Sénéque le Stoïcien, qui, comme Précepteur de Néron, vivoit dans un

siecle où le Christianisme n'étoit pas assez respecté pour que les Payens fussent alors portés à en emprunter des lumieres philosophiques.

"Il importe peu, *dit ce Philosophe*, de quel nom on appelle la premiere *Nature*, et la divine Raison qui préside à l'Univers, et qui en remplit toutes les parties; c'est toujours le même Dieu." Senec. *De benef. Lib.* 4.

"Les Anciens, *dit-il ailleurs*, ne croyoient point Jupiter, tel que nous le représentons dans le Capitole et dans les autres Edifices: mais ils entendoient par Jupiter, le gardien et le gouverneur de l'Univers, l'entendement et l'esprit, le maître et l'ouvrier de cette grande Machine. Tous les noms lui conviennent. Vous ne

vous trompez pas en l'appellant Destin, parce qu'il est la cause des causes, de qui tout dépend. Voulez-vous l'appeller Providence, vous ne vous trompez point; c'est par sa sagesse que ce Monde se gouverne. Voulez-vous l'appeller *Nature*, vous ne pécherez pas; c'est de lui que tous les Etres sont nés, et par lui qu'ils respirent." Sen. *Natur. quaest. Lib.* 2.

Sans considérer que le Corps appesantit l'Ame, et que cette demeure terrestre abat l'esprit qui veut s'élever trop haut; les Oracles de notre siecle semblent s'être moins laissés entraîner par la vanité de vouloir tout expliquer, que par le désir d'accommoder l'imperfection de leurs idées aux diverses passions du coeur humain. Ils n'ont eu dès-lors que

trop de facilité à persuader au grand nombre, que la volupté est le seul ressort du corps: et comme chacun fait naturellement consister son plaisir à suivre son penchant; il ne faut pas s'étonner que cette maxime autorise aujourd'hui aussi ouvertement les vertus ou les vices, suivant le goût, le caprice, ou le tempérament des individus qui se sont empressés de l'adopter.

C'est ce principe pernicieux qui, après avoir causé en France le déréglement de la Cour, *) et porté

*) C'est maintenant, comme le publioit, au moment meme de la Révolution, un Ecrivain françois, que la Noblesse et les Grands recueillent les fruits amers de leur funeste prédilection pour les dogmes d'une fausse Philosophie, En accréditant ses principes licencieux, ils ont prêté à leurs Vassaux et Sujets les armes dont ceux-ci se servent pour les exterminer.... L'arrêt

peu-à-peu la contagion dans les diverses classes de l'Etat, a fini par changer en un clin d'oeil la plus douce et la plus délicieuse contrée du Monde, en une terre désolée, où ce qui reste encore d'ames honnêtes et sensibles se trouve enlacé dans

---

qui condamne l'homme *à* etre puni par son idole, est le plus propre *à* la résipiscence du coupable, comme il est le plus simple dans l'ordre de la Providence. *Illis qui in vita sua insensate vixerunt, per haec quae coluerunt, dedisti summa tormenta .... Quos putabant Deos, in ipsis cum exterminarentur, illum quem olim negabant, verum Deum agnoverunt.* Sap. XII. C'est ainsi que dans le 16e Siecle, les fauteurs et protecteurs de l'hérésie n'ont pas tardé d'etre la premiere victime de l'erreur devenue puissante. On ne peut se rappeller, sans frémir, la *Guerre servile* que les Sectaires parvinrent *à* susciter par les cris fanatiques de la liberté. Doit-on s'étonner que le *Philosophisme*, cette *Hérésie universelle* (comme l'appelle un grand homme) ait donné *à* la France le spectacle de tant de barbaries. Nouv. imp. *Ann.* 1789. *No.* 39. *p.* 637.

un vaste repaire de spoliateurs, d'incendiaires et d'assassins.

Tels sont les fruits si précoces de cette merveilleuse Philosophie, qui, dans le système du 18e Siecle, devoit tenir lieu de Divinité sur la terre; qui, se disant fille de la Nature et dispensatrice de ses biens, se flattoit d'éclairer, elle seule, et de soulager les hommes, sans exiger d'eux aucun culte; qui ne haïssoit, dans son langage figuré, que la tyrannie et l'imposture, ou, à mots découverts, le *Trône* et l'*Autel*. Tel est l'effet, comme l'observe Brosius dans ses *Entretiens sur l'Autorité souveraine, et le devoir des Peuples*, de ces systêmes dont on aveugle aujourd'hui le simple Peuple, et que l'ignorance admire comme des décou-

vertes précieuses. "Tel est, en un mot, le fatal résultat de cette Doctrine antisociale, qui, après avoir été ensevelie dans l'oubli pendant des siécles, se trouve rénouvellée et fomentée de nos jours, par des soi-disant Philosophes, des Esprits vains, qui osent se déclarer *Précepteurs des Nations.*

"O Philosophie sainte! s'écrioit en France, un célebre Magistrat, en prévoyant les maux que ces Apôtres de la Licence préparoient à sa Patrie: jusqu'à quand souffrirez-vous qu'un orgueilleux Fantôme usurpe votre nom et vos droits avec audace? jusqu'à quand opposera-t-il à vos vives et brillantes clartés, ses lueurs sombres, incertaines et vacillantes? n'a-t-il pas assez immolé de victi-

mes, assez égaré d'esprits foibles? il est tems enfin qu'il rentre dans les ténébres qui l'ont produit; que la Nation reprenne son caractere qu'il n'a que trop défiguré; que la Raison répare le mal qu'il a fait, en rétablissant tout le bien qu'il a detruit; que les folies qu'il a protégées, les erreurs qu'il a enfantées, se dissipent comme des ombres légeres. Fermons l'oreille à ce cri séditieux d'*Indépendance* et de *Liberté* qu'il répete sans cesse: redoublons d'amour pour nos Souverains; chérissons le régne sous lequel nous avons le bonheur de vivre; resserrons de plus en plus les noeuds qui nous lient à la Religion, à l'Etat, à la Patrie, à la Société; que le flambeau de la vraie Philosophie nous guide, et nous

verrons bientôt renaître les beaux jours de la Sagesse, de la Raison, des Moeurs et de la vraie Liberté." *De la décadence des lettres et des moeurs*, par M. Rigoley de Juvigny.

Disons présentement, en gémissant sur ce délire qui va jusqu'à ôter à tout un Peuple le sentiment de ses calamités: O Philosophie licencieuse, fille de l'ignorance et de l'orgueil, mere et protectrice de toutes les passions! jusqu'à quand, vain Fantôme, frapperas-tu d'aveuglement tant d'esprits foibles et crédules, déja depuis trop de tems les tristes jouets de ces factieux, qui, après avoir immolé le meilleur des Rois, ne cessent encore de se disputer à la vûe de l'Univers entier l'Autorité qu'ils lui ont usurpée? Et

tes premiers Apôtres, la plûpart membres de ces Sociétés impolitiques qui s'imaginoient concentrer en elles seules toutes les lumieres; tes principaux Prosélytes, si stupidement admirés du Vulgaire; jusqu'à quand jouiront-ils du triomphe de voir dominer leurs principes absurdes sur des Loix qui pendant près de quatorze siecles furent la base d'un Empire qui excita constamment la jalousie des Nations voisines? O nouvelle idole d'un Peuple, dont tu as totalement décomposé l'aimable caractere; bien différente de la Statue de Memnon, que chaque jour les premiers rayons du soleil sembloient animer, le moindre rayon de lumiere suffiroit pour t'anéantir! Que, chez ce Peuple naturellement inconstant,

tes

tes oracles perdent un instant quelque chose de leur vertu magique; que l'ambition et les supercheries de tes Augures soient un moment soupçonnées; aussitôt la fureur générale changera d'objet, et dirigera sur toi sa dernière explosion.

§. 9.

De la véritable cause des Egaremens de l'Esprit humain. De Dieu, de l'Ame, et de la Religion.

S'il semble que les hommes soient destinés à parcourir sans cesse un cercle d'erreurs, où, qu'ils ne puissent sortir d'une erreur sans retomber dans une autre, et revenir ainsi forcément à celles des siecles passés; s'il paroît qu'ils soient condamnés à être dominés dans tous les âges par

des Philosophes audacieux, ou par des Raisonneurs crédules; il faut en accuser la briéveté de nos jours, autant que la mesure de l'orgueil, même que les bornes de l'esprit de la plûpart des Pédagogues du Genre humain.

Tirés de l'abîme du Néant après un laps immense de siecles, à peine sommes-nous, que cette Epoque est déja le signal de notre fin. Le cours majestueux et régulier de ces astres brillans qui remplissent les Cieux; la vie et l'organisation merveilleuse des animaux; la végétation admirable des plantes; la multitude et la différence illimitée des especes renfermées dans chacun de ces regnes, leur accroissement, leur décadence et leur reproduction perpétuelle; des richesses à l'infini puisées jusques

dans les entrailles même de la Terre; l'ordre constant des divers phénomenes qui se multiplient sans cesse autour de nous: tant de prodiges viennent frapper à la fois nos sens éperdus, sans que notre curiosité ni nos transports, joints au développement successif de nos facultés, ne puissent jamais nous mener à saisir la sublimité de la Nature, jusques dans le véritable enchaînement des causes et des effets. Si-tôt que nous voulons nous élever à cette contemplation ravissante, une loi impérieuse nous fixe malheureusement un tems trop limité pour étendre nos connoissances au-delà d'un certain terme. Condamnés d'ailleurs, pour le soutien de notre existence, à des soins continus; exposés à des

maladies ou à des infirmités sans nombre; troublés par les soucis, ou minés par les chagrins, suites inévitables soit des passions qui nous agitent, soit des privations qu'il nous faut endurer; et, pour une ame pure, nombre d'écueils à éviter, la difficulté même de pratiquer la vertu: comment parmi tant de traverses, au milieu de tant d'obstacles, et avec une existence aussi bornée; comment suivre l'étude de la Nature et conserver l'espoir de pénétrer ses secrets?

Quel prix, d'ailleurs, pouvons-nous mettre à une existence aussi fugitive que la nôtre, si le sage désir de connoître ce qui nous touche de plus près, celui de nous comprendre nous-mêmes, reste toujours vain et infructueux?... O Mortel!

pour dissiper ton illusion sur l'importance de ton être, contemple un instant cette vaste étendue des Cieux... puis baisse tes regards sur ce point exigu, où tes Semblables, relégués et constamment renouvellés, ne s'agitent, que pour dominer les uns sur les autres, et pour écarter d'eux sans cesse le repos et le bonheur. *)

Ces réflexions seroient vraiment accablantes pour quiconque, à la vûe des merveilles de la Nature, pourroit méconnoître un Etre auteur, conservateur, arbitre et maître de toutes

*) Tel est le triste état des choses humaines. Le désir de l'autorité sans bornes dans les Princes, l'amour de l'indépendance dans les Peuples, exposent tous les Etats à des révolutions inévitables. Rien ne sauroit etre fixe ni stable parmi les hommes; car il faut malheureusement que tot ou tard leurs passions l'emportent sur les meilleures loix.

choses. Aussi l'insensé qui rejette l'idée d'un Etre suprême, cherche-t-il à s'étourdir par des sophismes ou des absurdités dont il voudroit que chacun adoptât le système.

La Vérité n'a qu'une seule avenue, dont la découverte, réservée à la persévérance du petit nombre de ses adorateurs, fait toute la difficulté; mais cette voie est néanmoins si droite et si lumineuse, que ce n'est ni par des sentiers détournés, ni par une marche obscure, que l'on peut se flatter d'aborder sa retraite. L'ignorance au contraire, l'orgueil, et la mauvaise foi menent par mille routes et par nombre de fausses lueurs à l'Illusion. Celle-ci, aussi habile à séduire qu'incapable de convaincre, a tant de moyens d'égarer l'imagi-

nation, qu'elle persuade aux uns, qu'il n'y a point de Corps et que tout est en représentation; aux autres, qu'il n'y a d'autre substance que la Matiere ni d'autre Dieu que le Monde; qu'il ne faut même qu'un point de matiere pour donner l'existence à tout, puisque la Nature augmente et se reproduit perpétuellement par la Génération; ou bien, que l'Eau est le principe de toute chose; à ceux-ci, que l'Univers est tout rempli d'Atômes, ou de Molécules organiques, soit éparses dans le vuide, soit rassemblées fortuitement dans les corps; ou encore, que tout ce qui existe est un composé de Monades ou de diverses substances, simples, indivisibles et sans étendue; à ceux-là, que nous naissons

indéfiniment libres et égaux, qu'il n'y a ni vertus ni vices, que le bien et le mal moral sont des chimeres, et que les hommes, ainsi que les loups, sont naturellement faits pour se dévorer, etc. etc. Telle est la source de cette foule d'opinions si obscures et si contradictoires, qu'elles manifestent l'orgueil et la démence de leurs Auteurs, plutôt que de porter atteinte ni à la droiture des lumieres naturelles, ni à l'auguste existence de l'Etre des êtres. *)

*) *Quid potest esse tam apertum, tamque conspicuum, cum coelum suspeximus, coelestia que contemplati sumus, quam esse aliquod Numen praestantissimae mentis quo hoc regantur?* Cic. *Lib.* 2. *De nat. Deor.* Quelle seroit d'ailleurs la Grandeur de Dieu, si son pouvoir, sa science, ses vues, ses desseins, sa providence, ne surpassoient point l'intelligence de l'homme?

Quoi! ce Tout qui sous un aspect aussi imposant, me paroît généralement soumis à des loix invariables; cette Immensité qui en étalant à mes sens une infinité de merveilles, absorbe et renouvelle sans cesse mes réflexions; l'Univers, en un mot, tiendroit-il de lui seul, plutôt que d'un Etre supérieur, la faculté d'exister: ou, ce qui est le même, le Monde seroit-il incréé, et tout ce qui existe ne seroit-il dès-lors que Matiere?

Cependant, si j'examine la nature du mouvement, ou que j'observe qu'un corps qui se meut librement iroit toujours devant lui, ou ne parcourroit jamais qu'une même ligne droite, s'il ne rencontroit dans son chemin aucun obstacle qui lui

fît faire un détour; puisqu'il n'y auroit alors aucune raison pour que ce corps, une fois en mouvement, se jetât sur la droite, par exemple, plutôt que sur la gauche de sa direction initiale: je ne puis m'empêcher d'en tirer cette conséquence aussi simple que frappante, que la beauté et les effets si importans des mouvemens *variés*, ou détournés de la ligne droite, ne peuvent absolument provenir que de la force et de la position tout ensemble des obstacles qui occasionnent ces étranges phénomenes; qu'ainsi la matiere en mouvement, et conséquemment la vîtesse et les révolutions périodiques des astres; la circulation des liqueurs soit dans les animaux, soit dans les plantes; le travail continu de la terre

tant pour préparer aux végétaux des sucs nourriciers, que pour former dans ses entrailles une autre source féconde de richesses; le flux de la mer et son reflux, *) si nécessaires, pour la pureté de l'atmosphere, à la revivification de ses eaux; l'agitation presque constante de l'air, si essentielle à sa salubrité; etc, ne peuvent s'envisager que comme primitivement dépendans d'une cause, qui doit être nécessairement d'une autre nature que la Matiere, ou que le Monde lui-même. Car, la difficulté de prévoir et combiner, ainsi que l'art de poser des obstacles qui aient la faculté d'opérer de semblables prodi-

*) Les eaux de la Méditerranée ont aussi leur flux et reflux, quoique d'une maniere bien moins sensible que celles de l'Océan.

ges, ne peuvent visiblement appartenir à la matiere même qui se trouve en mouvement: et comme aucune parcelle de matiere n'est dans un repos parfait, et ne se meut constamment en ligne droite; quelle main a donc assigné, dans le principe, tant de diverses et savantes directions au Mouvement? *)

*) "Il faut toujours remonter à quelque volonté pour premiere cause (et cette cause ne peut être matiere); car, concevoir la matiere comme productrice du Mouvement, c'est clairement concevoir un effet sans cause, c'est ne rien concevoir. Toujours est-il certain que le tout est *un*, et annonce une intelligence *unique*: je reconnois donc une volonté unique et suprême, qui dirige tout, qui exécute tout." Rousseau, *Emile Tom.* 3. — "J'attribue la toute-puissance, ainsi que cette volonté au *meme Etre*, à cause de leur parfait accord, qui se conçoit mieux dans un que dans deux; et parce qu'il ne faut pas multiplier les etres sans nécessité." *Lettre à l'Arch. de Paris.*

De plus s'il n'existe aucun Etre supérieur à ce grand Tout, ou à cet assemblage de corps, qui constitue la Nature; et si les Molécules organiques, c'est-à-dire, cette substance tout-à-la-fois matérielle et pensante, qu'on supposeroit organiser les plus parfaites parties de l'Univers, se trouvent en conséquence elles-mêmes le terme ou le *nec plus ultrà* de la latitude de l'idée qu'on puisse attacher à la perfection des êtres: n'est-il pas dès-lors manifeste que l'homme, qui est incontestablement le complément des merveilles du monde entier, en ce qu'à une composition des trois regnes il unit au plus haut degré la faculté pensante, tellement même qu'à supposer que la pensée fût une propriété générale

de la matiere, elle existeroit encore en lui d'une maniere infiniment plus marquée que dans les autres êtres naturels; que l'homme, dis-je, ainsi considéré comme la portion la plus plus parfaite d'un tout immense qui ne subiroit réellement aucune altération, et dont certaines parties, quoiqu'en se décomposant, n'éprouveroient au fond qu'une pure transformation; que l'homme, enfin, au moment qu'il jouit de toutes ses facultés dans leur plus grande plénitude, devroit non-seulement se comprendre lui-même, mais encore concevoir par analogie la nature des êtres coexistans qui l'environnent? Et comme cette portion la plus parfaite du grand tout matériel qu'on voudroit diviniser, n'a aucune compréhension de ce

qu'elle est; et que les autres parties de ce même tout n'ont, à plus forte raison, aucune idée ni de leur essence ni de leur nature: ne se voit-on pas forcé d'avouer que le grand Tout lui-même, l'Univers, la Nature, ou le Dieu des Materialistes est de toute nécessité un être singulierement borné, en ce qu'il ne conçoit, ni son essence, ni celle de ses parties individuelles. Or, si un tel être ne peut ni être la cause primitive des effets qui surpassent son intelligence, ni par conséquent exister de lui-même; quelle Main nous a formés, quelle Main opére donc les prodiges qui frappent sans cesse nos sens en échappant sans cesse à notre pénétration?

D'ailleurs, si l'homme, qui n'est

qu'un anneau de la chaîne générale des êtres, invente, perfectionne, s'éleve à des sublimes contemplations, et montre par-là beaucoup plus d'intelligence qu'aucun des autres êtres naturels connus; je demande s'il n'est pas étrangement absurde qu'en remontant à l'être-principe ou au premier de tous les êtres, l'on s'arrête à une substance qui, en fait d'intelligence, n'auroit rien de supérieur à l'homme.

Quant au Hasard; pour faire voir combien ce mot est vuide de sens, il suffit de lire cet excellent passage de Voltaire: "ce que l'on entend par *le hasard*, ne sauroit mieux s'expliquer que par le jeu de dez. Le hasard, dit-on, a fait que mes dez ont porté douze plutôt que sept.

Pour

Pour décomposer physiquement ce phénomene, il faudroit avoir les yeux assez bons pour voir la maniere dont on a fait entrer les dez dans le cornet; les mouvemens de la main plus ou moins forts, plus ou moins réitérés, qui les font tourner, et qui impriment aux dez un mouvement plus vif ou plus lent. Ce sont ces causes qui, prises ensemble, s'appellent *le hasard.*"

Enfin l'Univers seroit-il l'oeuvre d'une Puissance finie? mais la chose implique contradiction, en ce qu'on ne sauroit refuser à un agent de cet ordre la faculté tout-au-moins d'être indépendant de ses oeuvres, c'est-à-dire, celle d'être supérieur à son ouvrage et d'avoir par-là un pouvoir sans bornes.

C'est donc un Etre d'une Puissance et d'une Intelligence infinies, qui a créé ce monument de sa Grandeur: je dis *créé*; parce que des êtres qui n'ont pu visiblement établir l'ordre et l'harmonie de l'Univers, ont été à plus forte raison incapables de se donner l'existence ou de se tirer du néant. Or, cet Etre auquel nul autre n'a pu donner l'existence, et qui seul a le pouvoir de créer, c'est DIEU. *)

*) "*L'Eternel est son nom, le Monde est son ouvrage.*
Racine.

On lisoit *à Saïs*, Ville d'Egypte, sur une Statue de Pallas ou d'Isis, ces paroles mystérieuses: *Je suis tout ce qui est, qui a été, et qui sera, et jamais Mortel n'a levé le voile qui me couvre.*

La plus belle définition de la divinité, qui se trouve parmi les Anciens, est celle de Zoroastre. "Dieu est le premier des incorruptibles, éternel non engendré. Il n'est point composé de parties, il n'y a rien de semblable ni d'égal

De l'Ame de l'Homme.

Cette substance active et invisible que l'on sent en soi, l'*Ame* est donc vraiment une oeuvre du Créateur. Dieu l'a douée de la sublime

---

à lui. Il est auteur de tout bien, desintéressé; le plus excellent de tous les etres excellens, et la plus sage de toutes les intelligences; le pere de la justice et des bonnes loix; instruit par lui seul, suffisant *à* lui-meme, et premier producteur de la Nature." Euseb. *Praep. evang. Lib.* I.

Platon, dans un de ses dialogues, définit Dieu, *la Cause productrice qui fait exister ce qui n'étoit pas auparavant*, et s'est ainsi élevé par le pur secours des lumieres naturelles jusqu'*à* la connoissance de la Création. "Cette Vérité, *observe le Chev. de Ramsay*, quelqu'incompréhensible qu'elle paroisse *à* l'entendement fini, ne renferme aucune contradiction. En effet quand Dieu crée, il ne tire pas l'etre du néant, comme d'un sujet sur lequel il opere; mais il fait exister ce qui n'étoit pas précédemment. L'idée de Puissance infinie suppose nécessairement celle de pouvoir produire de nouvelles substances, aussi bien que de nou-

faculté de discerner le bien d'avec le mal, le juste d'avec l'injuste, la vérité d'avec l'erreur, la perfection d'avec l'imperfection, le Créateur d'avec la créature, etc.; et ce tact sûr de notre intelligence fait notre *Raison*. Au moyen de ce rayon

---

velles formes. Faire exister une snbstance, qui n'existoit pas auparavant, ne paroît pas plus inconcevable que de faire exister une forme qui n'étoit pas auparavant; puisque dans l'un et dans l'autre cas on produit un etre nouveau. Ce passage du néant à l'etre embarrasse également dans tous les ceux. Or, comme on ne nie pas qu'il y ait une force mouvante, quoiqu'on ne conçoive pas comment elle agit; de meme il ne faut pas nier qu'il y ait une puissance créatrice, parce que nous n'en avons pas une idée claire." *Discours sur la Théol. ancienne.*

Enfin, dans les siecles les plus reculés, dans les pays meme les plus barbares, on trouve toujours quelque connoissance d'un Etre supérieur, qui fait l'objet de la crainte ou de l'espérance des hommes les plus grossiers.

céleste, l'Etre suprême a si profondément gravé en nous le Précepte du bien, qu'en l'accomplissant fidélement, nous trouvons en nous-mêmes une paix inaltérable et une source de félicités; tandis qu'une transgression délibérée nous cause au même instant un trouble et un remords inévitables: or, le sentiment intérieur de cette Loi fait notre *Conscience*. Chacun sent qu'averti par le remords, il peut tendre, ou non, à redresser sa conduite ou à recouvrer le témoignage d'une bonne conscience; et cette alternative sans laquelle l'homme n'auroit aucun moyen de mériter de son Auteur, constitue visiblement sa *Liberté*. L'espece d'affection ou de sentiment qui tient purement à l'irritabilité

des organes de la vie, fait notre *Sensibilité physique;* et cette portion d'intellect qui y est jointe, n'est pour nous, ainsi que pour les divers animaux, qu'un simple moyen de *Conservation.* Mais cette vaste Intelligence, dont, par un privilege particulier, notre Ame se trouve pourvue bien au-delà de ce qui seroit purement nécessaire à nos besoins physiques; sur-tout, ce don surnaturel par lequel elle, seule, s'élance jusqu'à l'Etre des êtres et parvient à entendre sa voix: ces rares bienfaits nous sont un gage certain de son *Immortalité.*

Voici comment Cicéron même s'explique sur la nature de cette substance spirituelle, dans son *Traité de la Consolation.*

"Thalès qu'Appollon lui-même déclara le plus sage de tous les hommes, a toujours soutenu que l'Ame est une parcelle de la substance divine, et qu'elle retourne dans le Ciel si-tôt qu'elle est dégagée du corps mortel. Tous les Philosophes de l'Ecole italique ont suivi ce sentiment. C'est leur doctrine constante que les Ames descendent du Ciel, et qu'elles sont non seulement l'ouvrage de la Divinité, mais une participation de son essence.

"Si quelqu'un doute de ces vérités, *continue-t-il*, il est facile de les prouver. La nature immortelle de l'Ame est démontrée par deux propriétés que nous y reconnoissons, son activité, et sa simplicité.

"Elle est active par elle-même;

elle est la source de tous ses propres mouvemens; elle n'a point de principe d'où elle emprunte sa force: elle est par conséquent une image de la Divinité, et une emanation de sa lumiere. Or, si Dieu est immortel, comment l'ame qui en est une partie peut-elle périr?

"De plus, l'Ame est d'une nature simple, sans mélange, et sans composition; elle n'a rien de commun avec les élémens, rien qui ressemble à la terre, à l'eau, à l'air, au feu. On ne voit dans la matiere aucune propriété semblable à la mémoire, qui retient le passé; à la raison, qui prévoit l'avenir; à l'esprit, qui comprend le présent. Toutes ces qualités sont divines, et ne peuvent venir que de Dieu seul. L'Ame qui

sort de Dieu participe a son éternité. C'est cette espérance qui rend les sages tranquilles aux approches de la mort. C'est cette attente qui fit boire à Socrate avec joie la coupe fatale. Les Ames enfoncées dans la matiere craignent la dissolution de ce corps, parce qu'elles ne songent à rien qu'à ce qui est terrestre. O pensée honteuse, et qui doit faire rougir les mortels! L'homme est la seule créature sur la terre qui soit alliée à la Divinité, et qui en ait la connoissance; cependant il est assez aveugle et insensé pour oublier son origine céleste, et pour craindre de retourner dans sa patrie."

De l'Ame des Bêtes.

Quant à la Substance invisible qui vivifie les Animaux, qu'on appelle

vulgairement *Instinct*; cette espece d'ame ou d'intelligence n'a d'autre faculté que la *Sensibilité*: car les êtres qu'elle met en action, n'ont qu'une sorte de sentiment, une apparence d'intellect, qui ne sauroit s'étendre au-delà de leurs besoins physiques ou du but de leur conservation. *) Or, cette substance

*) La plûpart des actes qui paroissent, par exemple, dans les insectes l'effet de la réflexion, ne se doivent évidemment qu'à la sensibilité exquise de leurs organes olfactoires, et tous leurs ouvrages matériels ne sont par-là, pour ainsi dire, que les produits d'une nécessité mécanique. Cette stupide uniformité, cette répétition invariable et successive du meme modele dans tous leurs travaux, cette identité éternelle dans toutes leurs productions, en sont la preuve incontestable. Ils sont incapables de perfectionner, d'inventer et meme de varier. Les premiers parens des insectes étoient tout aussi habiles que le sont les individus d'aujourd'hui, et qne le seront les der-

particuliere n'étant douée ni des lumieres de la raison, ni du stimulant de la conscience; les êtres qu'elle anime, ne peuvent manifestement mériter ni démériter aux yeux du Créateur, ni par conséquent prétendre, ainsi que nous, à l'immortalité.

Les Théologiens et les Philosophes se seroient épargné nombre de frivoles dissertations, en convenant de bonne foi que l'Ame des Bêtes ne peut être ni une espece de ressort, ni une intelligence aussi parfaite que la nôtre. Car, s'il est absurde de comparer un animal à une horloge; il est également déraison-

niers survivans de la race. Le plan et la symmétrie de leurs ouvrages étonnent; mais suivant l'expression d'un grand homme, c'est le sceau divin, dont leurs manoeuvres portent l'empreinte, qui doit nous frapper.

nable d'assimiler la substance invisible qui vivifie les animaux, à celle qui anime l'homme: c'est, à ce dernier égard, comme si l'on osoit prétendre que deux substances telles qu'une pierre et un morceau de glace, parce qu'elles ont toutes deux de la dureté, se ressemblent parfaitement. Et en effet, si nous sommes environnés d'un aussi grand nombre de substances visibles qui nous paroissent si différentes les unes des autres; sur quel fondement oserions-nous avancer que la substance invisible soit *une*? Quoi! notre intelligence seroit-elle parfaitement semblable à celle de Dieu? celle des animaux l'est elle exactement à la nôtre? Voilà cependant des différences qu'on ne peut récuser sans se

complaire dans le mensonge et dans l'erreur. D'ailleurs, si le Tout-puissant a créé notre Ame pour être immortelle; s'ensuit-il pour cela que celle des animaux ne doive point être anéantie au moment qu'elle se sépare de leurs corps?

De la Religion.

L'idée de la Divinité, attestée par la perfection des êtres, adoptée de tout tems par les Nations, communiquée d'ailleurs à l'homme par le moindre usage de sa raison; *) cette

*) "J'apperçois un Dieu en moi, *dit Rousseau*, je le sens en moi, je le vois autour de moi. Quand je serois né dans une isle déserte, quand je n'aurois vu d'autre homme que moi, la raison suffira pour m'apprendre *á* remplir tous mes devoirs envers lui." *Emile, Tom.* 3. Mais dans ce passage, l'Auteur s'abandonnant pleinement au mouvement d'une ame sensible et

idée auguste, tout en saisissant l'Ame du respect le plus saint pour l'Etre des êtres, doit nécesrairement le por-

---

brûlante, n'exprime d'abord que le sentiment dont il se trouve vivement pénétré, ou plutôt, il semble à l'instant meme ne s'énoncer que pour lui: car hors de là il est forcé de convenir que sans l'état de société auquel Dieu nous a spécialement destinés, nous ne serions probablement jamais parvenus à le connoître. Aussi dit-il ailleurs, "qu'il est d'une impossibilité demontrée qu'un Sauvage, privé des lumieres qu'on n'acquiert que dans le commerce des hommes, pût jamais elever ses réflexions jusqu'à la connoissance du vrai Dieu." *id. tom.* 2. Il est en effet constant que, quelle que soit l'origine des idées, le Métaphysicien ne sauroit entendre par *idée innée*, une entité physique, ou quelques caracteres gravés dans le cerveau dès la naissance de l'homme. L'idée en elle meme, prise substantiellement, c'est l'Ame pensant à quelque chose; ainsi, à parler physiquement, l'idée de Dieu n'est point en moi, quand je ne pense pas à Dieu: elle n'y etoit pas lors de ma naissance; mais je naquis avec une telle disposition à l'acquérir, que le moindre usage de ma raison devoit me la donner.

ter à l'expression de ce sentiment, par un culte éclairé, aussi pur et aussi simple que son intention.

Je dis que *l'idée de la Divinité a été adoptée de tout tems par les Nations*: car, 1. selon le témoignage d'Hérodote et de Strabon, les anciens Perses n'avoient ni statues, ni temples, ni autels. Ils montoient sur les plus hautes montagnes pour sacrifier, et le Sacrificateur devoit prier là au nom de toute la Nation. Il est vrai que ce Peuple adoroit, ainsi que les autres Payens, le feu, le soleil et les astres; mais on voit par ce qui s'est conservé jusqu'à nous de sa Théologie, qu'il regardoit ces objets uniquement comme des images visibles et des symboles d'un Dieu suprême, qu'il croioit être le

seul Maître de la Nature. Les Auteurs modernes des Arabes et des Persans, qui ont recueilli ce qui reste de l'ancienne doctrine de Zoroastre parmi les Guebres et les Ignicoles, assurent que les premiers Mages n'admettoient qu'un seul Principe éternel.

2. Les Egyptiens avoient à-peu-près les mêmes principes que les Orientaux. Plutarque, dans son *Traité d'Isis et d'Osiris*, nous apprend que leur Théologie avoit deux significations: l'une, sainte et symbolique; l'autre vulgaire et littérale; et par conséquent que les figures des animaux qu'ils avoient dans leurs Temples, et qu'ils paroissoient adorer, n'étoient que des Hiéroglyphes pour représenter les attributs divins.

3. Quant aux Grecs et aux Romains,

mains, leur Théologie tira sa premiere origine de celles des Orientaux et des Egyptiens: et malgré la multiplicité de leurs Dieux subalternes, ces Peuples reconnoissoient cependant qu'il n'y avoit qu'une seule Divinité suprême. Sans citer ici les très-anciennes traditions qui nous restent de la Philosophie d'Orphée, ni plusieurs passages importans d'Hésiode, de Pindare, de Sophocle, d'Euripide, de Plaute, de Lucain, et d'Ovide, nous nous arrêterons seulement à la Théologie d'Homere et de Virgile son imitateur. "Pour peu qu'on lise attentivement ces deux Poëtes épiques, *observe le Chev. de Ramsay*, on voit que le merveilleux qui regne dans leurs Fables, est fondé sur ces trois principes: 1. Qu'il y a un Dieu

suprême, qu'ils appellent par-tout le Pere et le Maître souverain des Hommes et des Dieux, Architecte du Monde, le Prince et le Gouverneur de l'Univers, le premier Dieu et le grand Dieu: 2. Que toute la Nature est remplie d'Intelligences subalternes qui sont les ministres de cette Divinité suprême: 3. Que les biens et les maux, que les vertus et les vices, que les connoissances et les erreurs viennent de l'action et de l'inspiration différente des bons et des mauvais Génies qui habitent l'air, la mer, la terre, et le ciel."

4. C'est ainsi qu'Arnobe nous transmet le langage des Payens se plaignant de l'injustice des Chrétiens. "C'est une calomnie de nous imputer le crime de nier un Dieu suprême. Nous l'appellons Jupiter *le très-*

grand et le très-bon; nous lui dédions nos plus superbes édifices et nos Capitoles, pour marquer que nous l'exaltons au-dessus de toutes les autres Divinités." *Arnob. Lib.* 1. — "Les Payens, *dit Lactance*, qui admettent plusieurs Dieux, affirment cependant que ces Divinités subalternes président tellement à toutes les parties de l'Univers, qu'il n'y a qu'un seul Recteur et Gouverneur suprême. De-là il suit que toutes les autres puissances invisibles ne sont pas des Dieux, mais des Ministres ou des Députés de ce Dieu unique, très-grand, et tout-puissant, qui les a constitués pour exécuteurs de ses volontés." *Lib.* 1. — Eusebe de Césarée ajoute: "Les Payens reconnoissoient qu'il n'y avoit qu'un

seul Dieu, qui remplit tout, qui pénetre tout, et préside à tout. Mais ils croyoient qu'étant présent à son ouvrage d'une maniere incorporelle et invisible, c'est avec raison qu'on l'adore dans ses effets visibles et corporels." *Praep. evang. L. 3. C. 13.*

5. Enfin, voici un fameux passage de S. Augustin, qui réduit le Polythéisme des Payens à l'unité d'un seul principe. "Jupiter, *dit ce Pere*, est selon les Philosophes l'ame du Monde, qui prend des noms différens selon les effets qu'il produit. Dans les espaces éthérés, on l'appelle *Jupiter;* dans l'air, *Junon;* dans la mer, *Neptune;* dans la terre, *Pluton;* aux enfers, *Proserpine;* dans l'élément du feu, *Vulcain;* dans le soleil, *Phoebus;* dans les divinations,

Apollon; dans les moissons, *Cérès;* dans les bois, *Diane;* dans les sciences, *Minerve.* Toute cette foule de Dieux et de Déesses ne sont que le même Jupiter, dont on exprime les différentes facultés par des noms différens." S. Aug. *de Civ. Dei. Lib.* 4. *Cap.* 19.

Mais parmi tant de Doctrines sur lesquelles les différens Cultes furent fondés, une seule, trop sublime et trop sage pour être une invention de l'homme, émane nécessairement de la Divinité: c'est la *Parole Evangélique.*

"Ce divin Livre, *dit Rousseau,* le seul nécessaire à un Chrétien, et le plus utile de tous à quiconque même ne le seroit pas, n'a besoin que d'être médité, pour porter dans

l'Ame l'amour de son Auteur, et la volonté d'accomplir ses préceptes. Jamais la Vertu n'a parlé un si doux langage; jamais la plus profonde sagesse ne s'est exprimée avec tant d'énergie et de simplicité. On n'en quitte point la lecture, sans se sentir meilleur qu'auparavant.

"O vous, Ministres de la Loi, qui m'y est annoncée, *continue-t-il*, donnez-vous moins de peine pour m'instruire de tant de choses inutiles. Laissez-là tous ces livres savans qui ne savent ni me convaincre ni me toucher. Prosternez-vous aux pieds de ce Dieu de miséricorde, que vous vous chargez de me faire connoître et aimer. Demandez-lui pour vous cette humilité profonde que vous devez me prêcher. N'étalez

point à mes yeux cette science orgueilleuse, ni ce faste indécent qui vous déshonorent et me révoltent; soyez touchés vous-mêmes, si vous voulez que je le sois; et, sur-tout, montrez-moi dans votre conduite, la pratique de cette loi dont vous prétendez m'instruire. Vous n'avez pas besoin d'en savoir, ni de m'en enseigner davantage, et votre ministere est accompli. Il n'est point en tout cela question de Belles-Lettres, ni de Philosophie. C'est ainsi qu'il convient de suivre et de prêcher l'Evangile; et c'est ainsi que ses premiers défenseurs l'ont fait triompher de toutes les Nations.

"Nos Bibliothéques (observe encore cet éloquent Ecrivain) régorgent de livres de Théologie, et les

Casuistes fourmillent parmi nous. Autrefois, nous avions des Saints et point de Casuistes. La Science s'étend et la Foi s'anéantit. Tout le monde veut enseigner à bien faire, et personne ne veut l'apprendre. Nous sommes tous devenus Docteurs, et nous avons cessé d'être Chrétiens."

Quoi, sur-tout, de plus opposé au véritable esprit du Christianisme, que ces controverses interminables, ces sens mystiques, et ces distinctions subtiles autant que frivoles, qui divisent entr'eux la plûpart des Théologiens? Car, outre que dans ces sortes de luttes il y a communément bien peu de zele Apostolique et de bonne foi, les paroles de notre divin Maître n'ont, au fond, pas plus

besoin d'interprétations que de commentaires.

Soit que ces disputes se ressentent encore de la barbarie de l'ancienne Scholastique, *) ou que, sans cela même, les mots y jouant continuellement un plus grand rôle que les idées, l'imagination n'y roule jamais que dans le vague; toujours est-il constant que les plus habiles n'y sont point encore parvenus à s'entendre eux-mêmes: aussi, pour peu qu'on les serre, usent-ils sur le champ du stratagême de ce Poisson des côtes d'Italie, qui, quand il se

*) *Ancienne Scholastique;* celle du tems où la Philosophie d'Aristote s'introduisit dans les Ecoles, sous la forme sèche et décharnée que lui avoient donné les Arabes, et que les Théologiens s'empressèrent alors d'adopter.

sent poursuivi trop vivement, répand sa bouteille à l'encre et se sauve dans l'obscurité. *)

En général, le désir de tout pénétrer, de tout expliquer, et de tout ajuster à nos idées imparfaites dans le peu de tems que nous avons à vivre; cette extrême ambition, nous ne saurions trop le dire, est la plus dangéreuse maladie de l'Esprit humain. Le plus sublime effort de notre foible raison est de se taire devant la Raison souveraine, et de laisser à Dieu le soin de justifier

*) C'est la *Sèche*, sorte de poisson de mer, qui a près du *Coecum* une vessie remplie d'une liqueur noire et insipide. Lorsqu'elle jette cette liqueur, l'eau se trouble et se noircit; et c'est par ce moyen qu'elle surprend d'autres poissons pour lui servir de pature, ou qu'elle echappe elle-meme à ses ennemis.

un jour les voies incompréhensibles de sa providence. *)

Cette benigne Provideuce a été reconnue de tous les Peuples policés, lesquels n'ont pu croire qu'il y eût un Dieu, sans croire en même tems qu' il avoit soin des choses humaines: "tant est forte et naturelle la conviction d'une Providence, des-là qu'on ad-

*) "Le Sage ne soumet à ses recherches que les objets qui en sont susceptibles, et dont le résultat peut être de quelque utilité. Il les examine, il les pese et tache de découvrir la vérité. Convaincu des bornes de son esprit, il n'entreprend jamais d'approfondir les mysteres de la Divinité; il respecte la vérité de l'Evangile, dont la doctrine pure et simple est si raisonnable, si consolante pour son coeur, si propre à le rendre meilleur, qu'il n'a garde de révoquer en doute cette source de sa félicité; et il s'abstient d'en former sur des dogmes peu essentiels, dont l'explication téméraire ne serviroit qu'à troubler son repos et celui d'autrui." *Lettre d'un respectable Vieillard, dont la plume a toujours été aussi éloquente que véridique.*

met un Etre suprême. L'Evidence de ce Dogme ne sauroit être obscurcie par les difficultés qu'on y oppose en foule; les seules lumieres de la raison suffisent pour nous faire comprendre que le créateur de ce chef-d'oeuvre qu'on ne peut assez admirer, n'a pu l'abandonner au hasard. Comment s'imaginer que le meilleur des peres néglige le soin de ses enfans? Pourquoi les auroit-il formés, s'ils lui étoient indifférens? Quel est l'ouvrier qui abandonne le soin de son ouvrage? Dieu peut-il avoir créé des sujets en état de connoître leur créateur, et de suivre des loix, sans leur en avoir donné? Les loix ne supposent-elles pas la punition des coupables? Comment punir sans connoître ce qui se passe?

Tout ce qui est dans Dieu, tout ce qui est dans l'homme, tout ce qui est dans le monde, nous conduit à une Providence. Dès qu'on supprime cette vérité, la Religion s'anéantit; l'idée de Dieu s'efface, et on est tenté de croire, que n'y ayant plus qu'un pas à faire pour tomber dans l'athéisme, ceux qui nient la Providence peuvent être placés au rang des athées. Mais pour rendre ceci plus frappant et plus sensible, faisons un parallele entre le Dieu de la Religion, et le Dieu de l'Irreligion; entre le Dieu de la Providence et le Dieu d'Epicure; entre le Dieu de Chrétiens, et le Dieu de certains Déistes. Dans le système de l'Irreligion, je vois un Dieu dédaigneux et superbe, qui néglige, qui oublie

l'homme, après l'avoir fait; qui le dégage de toute dépendance, de peur de s'abaisser jusqu'à veiller sur lui; qui l'abandonne par mépris à tous les égaremens de son orgueil, et à tous les excès de la passion, sans y prendre le moindre intérêt; un Dieu qui voit d'un oeil égal et le vice triomphant, et la vertu violée, qui ne demande d'être aimé ni même d'être connu de sa créature, quoiqu'il ait mis en elle une intelligence capable de l'aimer. Dans le système de la Providence, je vois au contraire un Dieu sage, dont l'immuable volonté est un immuable attachement à l'ordre; un Dieu bon, dont l'amour paternel se plaît à cultiver dans le coeur de sa créature, les semences de vertu qu'il y a mises; un Dieu

juste qui récompense sans mesure, qui corrige sans hauteur, qui punit avec regle et proportionne les châtimens aux fautes; un Dieu qui veut être connu, qui couronne en nous ses propres dons, l'hommage qu'il nous fait rendre à ses perfections infinies, et l'amour qu'il nous inspire pour elles. C'est au Déiste situé entre ces deux tableaux, à se déterminer pour celui qui lui paroît plus conforme à sa raison." *Dictionn. Encycl.* Art. *Providence.* *)

*) Au reste, cette intelligence suprême qui régit toutes choses, n'éclate-t-elle point assez vivement dans l'égale distribution des biens et des maux? Est-ce donc une main aveugle qui départ aux pauvres d'esprit, des richesses qu'ils ne pourroient acquérir eux-mêmes; et à ceux que la fortune a maltraités, des talens pour les gagner, ou du moins la fermeté nécessaire pour supporter les peines, et la santé pour jouir des

Je ne puis m'empêcher de joindre à ces Réflexions morales un des plus précieux fragmens de l'antiquité. Il contient les entretiens de Socrate avec Aristodeme, qui doutoit de l'existence de Dieu, et à plus forte raison de celle d'une Providence.

Socrate lui fait remarquer d'abord tous les caracteres de dessein, d'art et de sagesse répandus dans l'univers, et sur-tout dans la mécanique du corps humain. "Croyez-vous, *dit-il ensuite à Aristodeme*, croyez-vous que vous soyez le seul être intelligent? Vous savez que vous ne possédez qu'une petite parcelle de cette matiere qui compose le monde, une

---

plaisirs qui sont communs à tous les hommes, la tranquillité de l'esprit et la paix du coeur?

une petite portion de l'eau qui l'arrose, une étincelle de cette flamme qui l'anime. L'intelligence vous appartient-elle en propre? L'avez-vous tellement retirée et renfermée en vous-même, qu'elle ne se trouve nulle part ailleurs? Le hasard fait-il tout sans qu'il y ait aucune sagesse hors de vous?"

Aristodeme ayant répliqué qu'il ne voyoit point ce sage Architecte de l'Univers, Socrate lui répond: "Vous ne voiez pas non plus l'ame qui gouverne votre corps, et qui regle tous ses mouvemens; vous pourriez aussi bien conclure que vous ne faites rien avec dessein et raison, que de soutenir que tout se fait par hasard dans l'Univers."

Aristodeme ayant reconnu un

Etre souverain, doute cependant de la *Providence;* parce qu'il ne comprend pas comment elle peut tout voir à la fois. Socrate lui réplique: "Si l'Esprit qui réside dans votre corps, le meut et le dispose selon sa volonté; pourquoi la sagesse souveraine qui préside à l'Univers, ne peut-elle pas aussi régler tout, comme il lui plait? Si votre oeil peut voir les objets à la distance de plusieurs stades; pourquoi l'oeil de Dieu ne peut-il pas tout voir à la fois? Si votre ame peut penser en même tems à ce qui est à Athenes, en Egypte, et en Sicile; pourquoi la sagesse divine ne peut-elle pas avoir soin de tout, étant présente par-tout à son ouvrage?"

Socrate sentant enfin que l'incrédulité d'Aristodeme venoit plutôt de son coeur que de son esprit, conclut

par ces paroles: "O Aristodeme, appliquez-vous sincérement à adorer Dieu; il vous éclairera, et tous vos doutes se dissiperont bientôt!" *Xenoph. Mem. Soc. Ed. Basil.* 1579. *Lib.* 1. *pag.* 573.

§. 10.

Du Fanatisme.

La Religion, si elle n'est tolérante, ou que par un faux zele, par un défaut de lumieres, ou enfin par un délire ou une fermentation générale des esprits, elle vienne à se convertir en superstition; la Religion, dis-je, ainsi défigurée, est tout aussi fatale au repos des Nations, que le seroit inévitablement son anéantissement absolu. Ceci n'est point un paradoxe, d'autant que l'histoire du genre humain ne nous fournit malheureusement que trop de preuves

de cette assertion, et nous démontre en même tems qu'en fait d'égaremens opposés, et de leurs funestes suites, les extrêmes se touchent. Prenons ici nos termes de comparaison chez le même Peuple, et bornons nous à faire le parallele des François du 16me. Siecle avec les François du Siecle présent.

Lorsque le feu des guerres civiles, dont François II. vit les premieres étincelles, embrasa la France entiere sous la minorité de Charles IX; la Religion, comme on sait, en étoit le sujet parmi le Peuple, ainsi que le prétexte parmi les Grands. "La France, *dit Voltaire*, avoit alors pour son malheur beaucoup de Seigneurs trop puissans, et par conséquent factieux; des Peuples devenus fanatiques et barbares, par cette fureur de Parti qu'inspire le faux zele; des Rois en-

fans, aux noms desquels on ravageoit l'état. Les Batailles de Dreux, de Saint Denis, de Jarnac, de Montcontour, avoient signalé le malheureux regne de Charles IX. Les plus grandes Villes étoient prises, reprises, saccagées tour à tour par les Partis opposés. On faisoit mourir les Prisonniers de guerre par des supplices recherchés. Les Eglises étoient mises en cendres par les Réformés, les Temples par les Catholiques; les empoisonnemens et les assassinats n'étoient regardés que comme des vengeances d'ennemis habiles. On mit le comble à tant d'horreurs par la journée de la Saint Barthélemi." *Hist. abr. servant de fondement à la Henriade.*

La Postérité plus impartiale, et par-là plus équitable dans ses jugemens que les Contemporains, déci-

dera si les Scenes barbares dont, par un motif tout opposé, la France est, de nos jours, le théâtre infortuné; si les atroces cruautés qui s'y répetent depuis près de six années consécutives, celles sur-tout du regne du Tyran *Robespierre*, surpassent, ou non, les horreurs dont on vient de tracer l'esquisse.

Mais enfin après les malheurs et les calamités sans nombre qu'attira sur la France fanatique une guerre de Religion, Henri IV. se fit Catholique, et les Parisiens, qui révéroient d'ailleurs sa personne, le reconnurent alors pour leur Roi.

Invocation.

PERE *de l'Univers, si tes yeux*
quelquefois
Honorent d'un regard les Peuples
et les Rois,

Vois ce Peuple aujourd'hui, sans
appui, sans égide,
Errer, flotter au gré d'un Sénat
Régicide :
Dissipe son Erreur, éclaire son
Esprit ;
Qu'il te venge de ceux qui t'ont
même proscrit !
Dans cet Auguste Enfant, vois d'un
air débonnaire
L'unique Rejeton d'un si vertueux
Pere ;
Avec tant de vertus, n'as-tu for-
mé son coeur,
Que pour mieux l'éprouver ? .... ou
bien à leur fureur
Faut-il que de tes mains un si par-
fait ouvrage
Soit encore immolé ! ... Sauve-le de
leur rage ! ...
Plutôt, touche les Coeurs ! ... Ah !
s'il nous est ravi,

Par qui le Roi des Rois veut-il être servi?
Veille sur cet Enfant; enfin sois nous prospere!
Rends à l'Eglise un fils, rends à la France un Pere;
De tous les Factieux confonds les vains projets;
Rends les Sujets au Prince, et le Prince aux Sujets:
Que bientôt tous les coeurs adorent ta Justice,
Et t'offrent dans Paris le même Sacrifice!

Parodie d'un passage du Chant X, de la Henriade.

Table des Matieres.

Causes directes de la Révolution françoise . . . . . pag. 3.

Analyse raisonnée de la Doctrine des Missionnaires françois . . . . . p. 45.

§. 1. *De la Liberté* . . . . . p. 59.

§. 2. *De l'Egalité* . . . . . p. 71.

§. 3. *Des droits de l'homme, et de leur liaison intime avec ses devoirs.* p. 77.

§. 4. *De la Loi naturelle* . . . . . p. 85.

§. 5. *De la Société* . . . . . p. 91.

§. 6. *Des Loix politiques* . . . . . p. 106.

§. 7. *De l'Autorité* . . . . . p. 109.

§. 8. *Réflexions générales sur la Philosophie du 18me. Siecle* . . . p. 129.

§. 9. *De la véritable cause des Egaremens de l'Esprit humain . . p.* 145.
De Dieu . . . . . p. 153.
De l'Ame de l'Homme . . . p. 163.
De l'Ame des Bêtes . . . . . p. 169.
De la Religion . . . . . p. 173.
§. 10. *Du Fanatisme . . . . . p.* 195.
INVOCATION . . . . . *p.* 198.

50B 14/4

X24257144

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:1-212532-p0209-1

Le

Livre des Vérités,

contenant

les Causes directes

de la

Révolution françoise;

avec

une Analyse raisonnée de la Doctrine

des Missionnaires françois.

A Brunswick,

imprimé chez Jean Christophe Meyer.

1795.

Farbkarte #13 B.I.G.
Centimetres 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15 16 17 18 19
Blue Cyan Green Yellow Red Magenta White 3/Color Black

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:1-212532-p0211-9